

# Libération

## TESLA, McDO, COCA... LE BOYCOTT A LA COTE

Plus de 60% des consommateurs français soutiennent l'idée de bouder les produits américains, selon un sondage Ifop. Une façon de marquer leur désaccord avec la politique de Trump et de Musk. PAGES 2-4



AFP

### AFFAIRE ÉMILE L'étau se resserre sur les grands-parents

PAGES 10-11

### PROCÈS DEPARDIEU Festival d'outrances à la barre

PAGE 14



DULAC DISTRIBUTION

### CINÉMA Albert Serra prend la corrida par les cornes

ET LES AUTRES SORTIES, PAGES 22-27

## EDITORIAL

Par  
HAMDAM  
MOSTAFAVI

## Défouloir

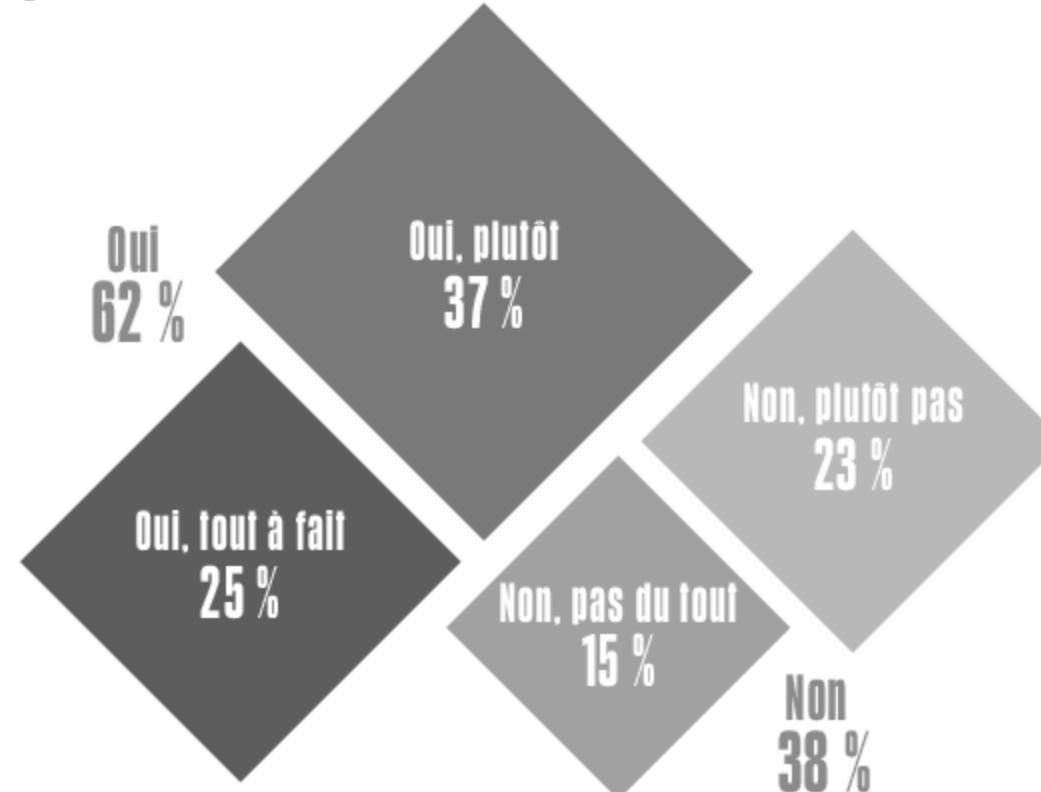
Il y a eu le moment X. En janvier, après l'investiture de Donald Trump, le geste ultra-polémique d'Elon Musk lors de la cérémonie d'investiture – entre autres provocations multiples datant de plusieurs mois – accélérât le rejet du célèbre réseau social, anciennement Twitter. Nous assistons maintenant au moment Tesla. L'entreprise de voitures électriques du milliardaire est celle qui a subi — outre de lourdes pertes en bourse — le plus fort déclin de ses ventes début 2025 par rapport à la même période de 2024. S'associent à cette chute un mouvement plus vaste, s'exprimant via des appels aux boycotts, des autocollants «*J'ai acheté cette Tesla avant de savoir qu'Elon Musk était fou*» ou encore des manifestations du mouvement «Tesla Takedown», qui a annoncé sa plus grande journée d'action samedi, avec 500 manifestations devant les concessionnaires de la marque à travers le monde. Un rejet qui va jusqu'à des comportements plus violents, vandalismes de bornes et incendies de voitures : le véhicule qui a longtemps symbolisé l'avant-gardisme en matière de technologie sert donc de défouloir face aux outrances d'Elon Musk et par association de Donald Trump.

Aujourd'hui, s'afficher au volant de sa Tesla revient-il à cautionner la politique menée par le duo de faux frères qui semblent diriger aujourd'hui nos destinées ? De plus en plus de citoyens le pensent à travers le monde : un mouvement de boycott parti du Canada et du Danemark – deux pays directement menacés par les ambitions territoriales du président américain – vise toute une série de produits venus des Etats-Unis.

Comme le montre le sondage de l'Ifop publié en exclusivité par *Libération*, en France aussi, le phénomène commence à prendre de l'ampleur. Reste qu'il est plus facile de se passer d'une Tesla que d'un téléphone Apple, d'un ordinateur Dell, des livrées d'Amazon ou des films Netflix. Or c'est aussi par ces biais que s'exprime le plus l'emprise américaine sur nos vies. ♦

## UNE MAJORITÉ DE FRANÇAIS SOUTIENNENT LE BOYCOTT DE PRODUITS AMÉRICAINS

Personnellement, soutenez-vous les appels au boycott des entreprises américaines pour sanctionner la politique du président Donald Trump et de son gouvernement ?

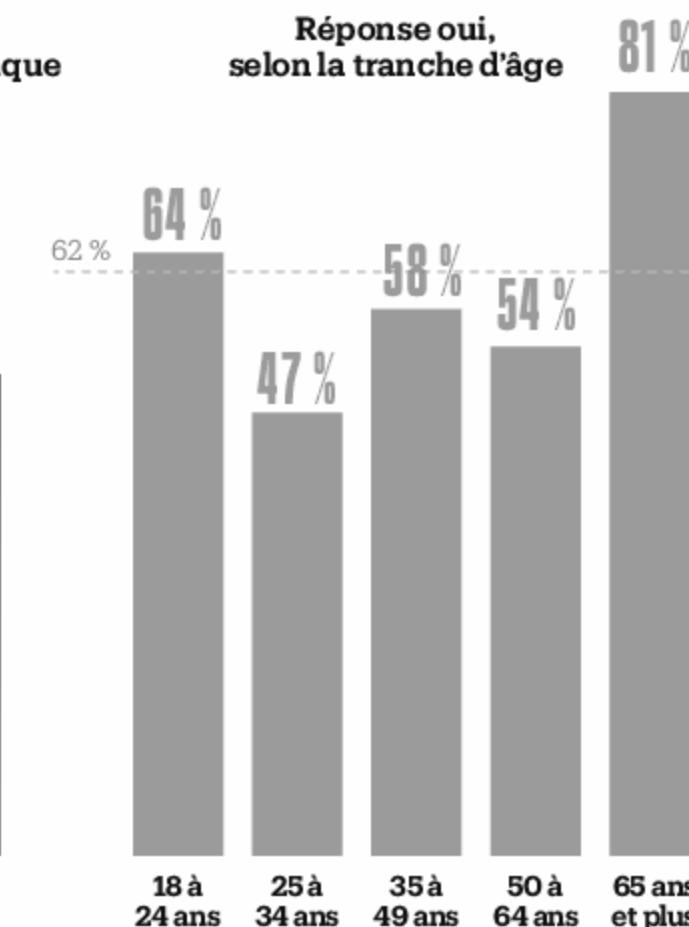
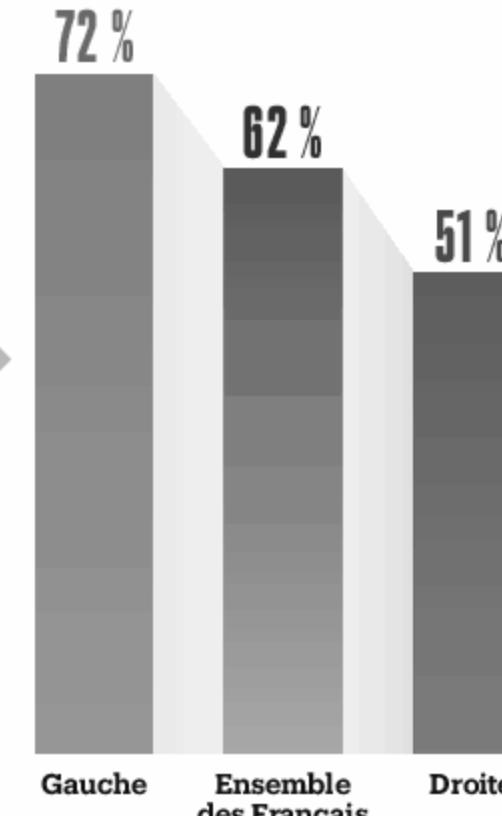


Source : Etude Ifop pour NYC.fr réalisée par questionnaire auto-administré en ligne du 14 au 17 mars 2025 auprès d'un échantillon national de 1000 personnes, représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus.

## LES PLUS DE 65 ANS ET LES ÉLECTEURS DE GAUCHE PLUS FAVORABLES AU BOYCOTT

Personnellement, soutenez-vous les appels au boycott des entreprises américaines pour sanctionner la politique du président Donald Trump et de son gouvernement ?

Réponse oui,  
selon le positionnement idéologique



**L**utter contre l'Amérique de Trump grâce à son portefeuille ? Les ventes de Tesla ont dégringolé de 49 % sur un an aux mois de janvier et février dans l'Union européenne, selon l'Association des constructeurs européens d'automobiles (*lire page 4*). Même s'il est encore trop tôt pour mesurer l'impact des saluts nazis d'Elon Musk et de son engagement auprès du président américain, le constat est là. Selon un sondage de l'Ifop, dont *Libération* dévoile les résultats en exclusivité ce mardi (1), 47 % des Français disent avoir l'intention de boycotter Tesla – même si on imagine que tous ne sont pas clients du constructeur. Pour Benoît Heilbrunn, philosophe, codirecteur de l'«observatoire Marques, imaginaires de consommation et politique» de la Fondation Jean-Jaurès et professeur à ESCP Business School, les consommateurs se trouvent face à une «*occasion historique*» de jouer un rôle politique, même si le boycott a avant tout une dimension symbolique.

Au-delà de la seule figure d'Elon Musk, une majorité des consommateurs français seraient favorables au boycott des produits américains, selon l'Ifop. Deux sondés sur trois (62 %) soutiennent la mise au ban des produits et services venus des Etats-Unis. Le signe d'un «*rejet de la marque US au sens large*», interprète François Kraus de l'Ifop. *Il y a un effet Trump sur l'image des Etats-Unis qui se traduit par une volonté de sanctionner le pays et ses produits*, analyse l'expert, qui y voit un mouvement de masse amené à durer, alors même que jusqu'à présent, les appels au boycott ont été peu suivis dans l'Hexagone. Menée en mars – pour le site touristique NYC.fr – auprès d'un échantillon représentatif de 1000 personnes, l'étude est la première de cette ampleur à ambitionner de quantifier ce phénomène venu des pays nordiques et qui a pris de l'ampleur en France après l'altercation entre Donald Trump et Volodymyr Zelensky fin février.

# BOYCOTT DES PRODUITS AMÉRICAINS

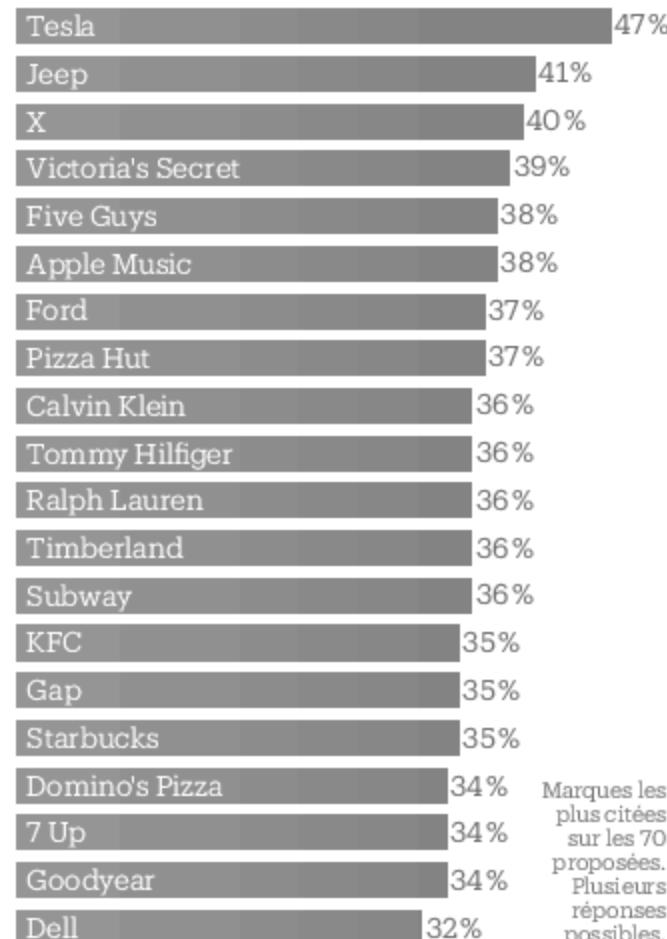
## En France, des marques de désamour

Selon un sondage Ifop dévoilé en exclusivité par «*Libé*», 62 % des consommateurs français soutiennent la mise au ban des produits et services venus des Etats-Unis. Un tiers déclare déjà éviter certaines marques pour dénoncer les politiques de Trump et Musk.

Par JULIETTE DEBORDE et EMMA DONADA  
Infographies JULIEN GUILLOT

## TESLA ET X PARMI LES MARQUES LES PLUS MENACÉES DE BOYCOTT

Et cette année, en 2025, avez-vous l'intention de boycotter un des produits ou services des marques suivantes ?



Au-delà du soutien de principe, le boycott est, selon le sondage, une réalité concrète pour une partie non négligeable des consommateurs : un sondé sur trois (32 %) déclare avoir tiré un trait sur au moins un produit américain. Pour l'Ifop, c'est le signe de l'institutionnalisation d'une pratique qui avait jusqu'à présent «un faible ancrage dans le répertoire d'action politique des Français».

### UNE PRATIQUE TRÈS POLITIQUE

Sur le podium des marques déjà boudées, des entreprises symboliques : Coca-Cola, McDonald's et Tesla. Le sondage ne précise pas si ces consommateurs étaient clients

auparavant de ces marques et, si oui, avec quelle régularité, ce qui rend l'impact réel de ces déclarations impossible à mesurer.

Quel est le profil du (potentiel) boycotteur ? D'après le sondage de l'Ifop, il s'agit plutôt d'un consommateur senior, CSP+ et électeur de gauche. Si la pratique transcende certains clivages politiques, elle apparaît comme «marquée à gauche», interprète François Kraus. «*Symptomatique d'une consommation responsable et engagée* et «*indicateur de progressisme*», le boycott séduit davantage la génération des «boomers», des seniors «plus informés, plus aisés, moins admirateurs des Etats-Unis, moins dépendants que les jeunes au numérique et plus désireux de soutenir une consommation locale». Pas moins de 81 % des sondés de 65 ans et plus se disent ainsi proboycott, et 45 % sont déjà des boycotteurs actifs. Le clivage politique est net : trois sondés de gauche et d'extrême gauche sur quatre soutiennent le boycott, contre seulement la moitié des électeurs de droite et d'extrême droite. «*Ce sont des personnes avec un niveau d'éducation plutôt élevé, une certaine aisance financière et une conscience politique marquée qui apprécient les nouvelles formes d'actions non conventionnelles comme le boycott*», détaille l'expert. 59 % des consommateurs de gauche ont ainsi déjà, par le passé, boycotté une entreprise, contre 38 % de ceux dont le cœur penche à droite. Si «*la gauche n'a pas le monopole du boycott, elle peut en revendiquer l'usage*», résume François Kraus : les répondants se déclarant «très progressistes» sont 55 % à ne plus consommer certains produits américains, contre 19 % des «très conservateurs». Le

boycotteur est en revanche aussi bien parisien que provincial, banlieusard que rural.

Rien d'étonnant. L'histoire de cette pratique, apparue au XIX<sup>e</sup> siècle en Irlande à la faveur d'un mouvement de protestation contre la gestion domaniale du capitaine Charles Cunningham Boycott, est éminemment politique. Pour les produits américains, ce n'est pas une première. Dans les années 70, la pratique soutenue par des mouvements d'extrême gauche se répand pour protester contre la guerre du Vietnam, «avec, derrière, un discours anticapitaliste», retrace Benoît Heilbrunn.

Ces initiatives «ont eu le mérite de faire comprendre la dimension politique de la consommation, mais sans aucun effet sur les ventes». A partir des années 90, «la pratique du boycott se démocratise», observe Fanny Parise, anthropologue spécialiste de la consommation, avec l'entrée dans «la période du consommateur dit "malin", qui correspond à une prise de conscience de l'impact de notre consommation sur la société; avec l'apparition de nouvelles pratiques plus responsables sans s'émanciper pour autant du système marchand». Ce sont les années marquées par la lutte contre la mondialisation. La décennie s'achève avec le démontage du restaurant McDonald's de Millau par un groupe d'agriculteurs et le responsable de la Confédération paysanne, José Bové, le 12 août 1999. Les manifestants réagissaient à une rétorsion douanière contre plusieurs produits français, dont le roquefort. «Ça a poussé McDo à revoir sa stratégie», observe Benoît Heilbrunn. Ce sont les premiers à avoir compris qu'il fallait communiquer sur l'origine locale des produits, de la viande, mais il n'y

## Avec l'Amérique de Donald Trump, un nouveau chapitre de l'histoire du boycott semble s'ouvrir.

*a pas eu là non plus d'effet [des actions militantes] sur les ventes.*» Au contraire, «les remises en cause du capitalisme ne font que le renforcer». Et l'enseigne qui en est l'un des plus célèbres avatars a renforcé sa position de leader. La France est le deuxième marché mondial de la firme derrière les Etats-Unis et l'enseigne emploie 75000 salariés. Avec l'Amérique de Trump, un nouveau chapitre de l'histoire du boycott semble s'ouvrir. «Les citoyens, donc les consommateurs, se posent des questions sur leurs relations du quotidien avec un Etat qui n'est plus perçu comme un allié», estime Fanny Parise.

### UNE TOILE D'ARaignée DE SERVICES AMÉRICAINS

Opposition politique à Trump, patriotisme économique... Les motivations des boycotteurs de produits américains varient en fonction de leurs sensibilités politiques. Là où les consommateurs de droite (minoritaires) y voient un moyen de «soutenir les entreprises et l'emploi français», les macronistes en font un outil pour «protester contre Donald Trump», selon l'Ifop. C'est un peu de tout ça pour Eric, 60 ans, qui veut à la fois «frapper au portefeuille» les Etats-Unis et défendre une consommation locale et européenne. Ces

dernières semaines, le nordiste, qui travaille dans l'événementiel, a troqué plusieurs produits de la grande distribution pour des alternatives fabriquées près de chez lui : gros consommateur de chocolat, il n'achète plus de tablettes Côte d'Or, propriété du géant américain Mondelez, lui préférant une marque belge. Oubliées aussi les chips Lay's, appartenant à Pepsico, remplacées par celles d'un paysan voisin. Des options plus coûteuses, mais le sexagénaire, électeur de gauche, se dit «prêt à mettre le prix». Si le fumeur n'a pas encore remisé ses Marlboro, il a refusé, dans un bar, une bière Lagunitas fabriquée en Californie. Proche de la frontière belge, l'amateur de IPA va en profiter pour découvrir les brasseries artisanales de sa région. «Au-delà du boycott, ce qui est intéressant, c'est l'alternative choisie», juge Edouard Rousset, créateur de la page Facebook «Boycott USA : Achetez français et européen!», forte de près de 25000 membres. «Quand on arrête Coca, on n'arrête pas de consommer un soda, on peut trouver un cola régional», insiste l'agriculteur de 33 ans.

Parmi les 70 marques testées par l'Ifop, il apparaît que les plus souvent mises à l'index sont les plus facilement substituables, comme dans l'alimentation. Environ un quart des sondés déclarent ainsi se passer de sodas ou de fast-food de marques américaines – alors que leur production n'est pas forcément localisée aux Etats-Unis. L'impact est pour l'instant bien plus limité pour les services numériques dont il est difficile de s'affranchir. Une personne sur dix seulement affirme avoir déserté Amazon, Microsoft, Netflix ou Facebook, et un tiers envisage de s'en passer. Selon un sondage Ipsos également publié ce mardi, un consommateur sur deux a déjà boycotté (ou est prêt à le faire) des produits tech ou des plateformes de e-commerce américaines, et un tiers est prêt à privilégier des alternatives françaises et européennes dans ce domaine. «La priorité, c'est de boycotter la tech, les Gafam, défend Edouard Rousset. McDo, c'est le cliché de l'antiaméricanisme des années 80, mais le pouvoir des Américains vient surtout de ces services.» Longtemps utilisateur de Google, le créateur de la page «Boycott USA» a migré ses adresses mail sur Proton, messagerie chiffrée installée en Suisse, qui le «rassure sur la gestion de [ses] données». «On est pris dans une toile d'araignée de services américains. C'est difficile d'en sortir, mais c'est possible», veut croire le trentenaire, qui a récemment adopté Mappy et le Chat de Mistral AI, à la place de Waze et ChatGPT. Eric, lui, constate avoir du mal à se défaire des services dont il est dépendant au quotidien. «Si on veut aller au bout de la démarche, c'est compliqué. Au travail, je suis inféodé à des logiciels américains, je ne peux rien y faire...» constate le sexagénaire, qui, pour moins utiliser sa carte bleue Visa, s'est mis à payer davantage en liquide. Ce rejet des produits américains va de pair avec une Suite page 4



Coca-Cola et McDo sont parmi les marques les plus boudées par les consommateurs français. PHOTO ULLSTEIN BILD. GETTY IMAGES

**Suite de la page 3 dégradation historique de l'image des Etats-Unis auprès des Français**, dévoile l'enquête. Selon l'Ifop, la cote de sympathie des Etats-Unis chute à son niveau le plus bas, à 25%, en baisse de 40 points par rapport à 2010, sous Obama. L'antipathie grimpe à 23%, un niveau encore plus haut que lors de la dernière grande crise en 2003 avec la guerre en Irak. Pour les sondés, le fossé se creuse: 25% d'entre eux seulement (et 18% des électeurs du Nouveau Front populaire aux législatives de 2024) estiment que les deux pays partagent des valeurs communes, alors qu'ils étaient près de la moitié il y a vingt ans. Signe du désamour français, les répondants sont de moins en moins nombreux à se projeter dans une vie outre-Atlantique. Un sur cinq voudrait étudier ou travailler aux Etats-Unis, deux fois moins qu'il y a vingt ans. Exception notable, les hommes de moins de 30 ans, les rares encore séduits par l'*American dream*. Fer de lance de la résistance à Trump, le Canada attire bien plus les Français: 72% des sondés souhaitant y voyager (dix points de plus qu'en 2022), contre 51% pour les Etats-Unis (en baisse de 4 points en deux ans).

#### GARE AU «MIROIR GROSSISSANT»

«Il y a une différence entre ce que les gens disent dans les sondages et la pratique», nuance Benoît Heilbrunn. L'influence des considérations politiques dans la consommation doit être remise en perspective avec les habitudes socioculturelles et le pouvoir d'achat, selon les spécialistes. «On est sur une polarisation croissante de la consommation avec d'un côté le premium et la prise en compte des enjeux écoresponsables et de l'autre toutes les marques qui jouent sur le prix et le plaisir. A la fin c'est quand même le prix qui fait foi», observe Fanny Parise.

Gare au «*miroir grossissant qui peut opérer dans les médias et chez les chercheurs plus aptes à écouter les classes supérieures*», avertit l'anthropologue. «Les discours réflexifs sur la consommation touchent une partie minoritaire de la population qui a les moyens de changer ses habitudes, ajoute Benoît Heilbrunn. Pour plein de personnes, le boycott n'est même pas une question.» Autrement dit, ces préoccupations sont «*loin des consommateurs*»: «Il y a un discours social sur les «méchants produits américains», mais en réalité, ça ne fait pas bouger les marchés», constate-t-il. L'Ifop, de son côté, ne croit pas en un «*feu de paille*». Selon l'étude, 57% des sondés déclarent avoir l'intention de boycotter des produits ou services américains dans les mois à venir. Des intentions amenées à évoluer en fonction des déclarations et des décisions de Trump. Eric, le sexagénaire nordiste, veut croire, lui, en un «*réveil des consciences*» amené à perdurer. ▶

(1) Etude Ifop pour NYC.fr réalisée par questionnaire auto-administré en ligne du 14 au 17 mars 2025 auprès d'un échantillon de 1000 personnes, représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus.



Une Tesla vandalisée en marge de la manifestation contre le racisme à Lyon, samedi. PHOTO KONRAD K. SIPA

# Elon Musk, un bâton dans les roues de Tesla

**Dans un marché européen pourtant favorable, les ventes de la marque ont chuté de moitié en janvier-février par rapport à l'année dernière. Il reste difficile d'estimer l'impact des outrances de son PDG.**

**L**es voitures électriques vivent un début d'année très particulier en Europe. Après une année 2024 mitigée, où leur part de marché a stagné en raison de l'effondrement du secteur en Allemagne, la transition repart enfin. Selon les données consolidées par l'Association des constructeurs européens d'automobiles portant sur les ventes de février 2025, publiées mardi, les ventes de voitures électriques dans l'UE ont progressé de 28,4% sur les deux premiers mois de l'année par rapport à la même période l'an dernier, le tout alors que le marché global est en baisse de 3%. Un début d'année record qui permet aux véhicules 100% électrique de passer à 15,2% de parts de marché (contre 11,5% l'an dernier sur la même période). Or Tesla, longtemps marque symbole de la nécessaire électrification du parc automobile, n'en profite pas. Pire: c'est la dégringolade.

**Politisation.** Car si la marque d'Elon Musk a vendu environ 4500 véhicules de plus en février qu'en janvier en Europe, cela représente malgré tout une chute de 49% sur les deux premiers mois par rapport à la même période l'an dernier. En France, la baisse est de 44,42%, avec environ 3500 unités vendues en ce début d'année. Ces chiffres sont encore plus importants que ceux observés en Chine

(moins 20,6% sur janvier-février), autre sujet d'inquiétude pour la multinationale.

L'explication semble toute trouvée: la politisation d'Elon Musk, qui a personnifié la marque à l'excès. Nombre d'appels au boycott ont fusé sur les réseaux sociaux et dans des tribunes de presse après les saluts nazis du Sud-Africain et ses interventions politiques au côté de Donald Trump. Sur les forums spécialisés français, des électromobilistes, qui publiaient il y a encore quelques mois des messages vantant leur voiture Tesla, fustigent désormais le PDG et appellent à sa démission.

Mais si ses outrances d'extrême droite jouent dans ces statistiques, il est impossible à ce jour d'en mesurer la proportion. La marque d'Austin a élaboré une nouvelle version de son modèle phare, le Model Y. Or certains clients qui étaient intéressés ces derniers mois par cette voiture, l'électrique la plus vendue en Europe l'an dernier, ont différé leur achat. D'autres, qui l'ont achetée depuis fin février, sont livrés petit à petit, ce qui décale les chiffres des ventes. Toujours est-il que, si rattrapage il y a, la baisse s'observe aussi sur son deuxième modèle le plus vendu, le Model 3, signe que l'explication n'est pas uniquement industrielle.

Sur le front de l'occasion, des rumeurs d'explosion du nombre de voitures disponibles ont par ailleurs bruissé ces dernières semaines en France. «Le marché des Tesla d'occasion connaît une dynamique intéressante en ce début 2025», avait même expliqué Olivier Flavier, directeur de Leboncoin automobile. Mais l'affaire est un peu plus nuancée que ça. Si le site affirme que les mises en vente ont augmenté, le nombre d'annonces pour la marque n'a que peu bougé, de 2700 en ligne en décem-

bre à environ 3 000 actuellement. Selon l'analyste automobile indépendant Bertrand Moreau, «l'en-cours relativement faible d'annonces de Tesla s'explique par leur rotation élevée. Les mises en vente sont rapidement converties en ventes». En effet, ce dernier a calculé le taux de Tesla en vente sur le site rapporté au nombre de véhicules de la marque en circulation. Bertrand Moreau explique que ce ratio se situe dans la moyenne de la marque depuis août 2023 et qu'il est bien moins élevé que pour d'autres véhicules, comme la Peugeot e-308, la Kia EV6 ou encore la Citroën ë-C4, signe que l'augmentation est en grande partie gommée par des consommateurs intéressés par ces voitures.

**Incendies.** Au-delà des chiffres, les actions contre la marque se multiplient. Des automobilistes se plaignent d'insultes, sans qu'il ne soit, là non plus, possible de quantifier le phénomène. Certaines initiatives sont plus violentes. Depuis six mois, douze voitures Tesla ont été incendiées à Niort. Et, sans surprise, les enquêteurs privilient la piste criminelle. Début mars, c'est près de Toulouse que douze véhicules de la marque ont été incendiés, un collectif anarchiste revendiquant ce «*salut incendiaire*» adressé à Elon Musk. «Ce niveau de violence est fou et profondément mauvais, Tesla fabrique seulement des voitures électriques et n'a rien fait qui mériterait ces attaques diaboliques», s'était insurgé Elon Musk, après des actes similaires à Las Vegas début mars. Comme s'il semblait ne pas comprendre que c'était sa personne qui était visée dans les appels au boycott et à la violence contre sa marque.

DAMIEN DOLE

# ÉDITOS /

## Comment Jean-Luc Mélenchon s'est Jeanmariepenisé

Par **THOMAS LEGRAND**  
Chroniqueur politique

Jean-Luc Mélenchon l'a théorisé depuis des années devant plusieurs proches : il faut s'inspirer de la méthode de Jean-Marie Le Pen, la diabolisation. Quand la défiance envers les élites est à son comble, les pestiférés du système en profitent électoralement. C'est comme ça que Jean-Marie Le Pen avait rehaussé son plancher électoral. Le problème, c'est qu'en croyant consolider son plancher haut, le créateur du FN avait surtout renforcé son plafond bas.

Plancher haut, plafond bas, voilà de bien mauvais principes architecturaux. Il a fallu dix ans de dédiabolisation à Marine Le Pen pour rehausser ce satané plafond. Mais l'exemple Trump, casseur de codes et broyeur de système, semble raviver aux yeux de Jean-Luc Mélenchon la théorie de l'affrontement permanent. La période est à la polarisation et seuls les bordélisateurs se font entendre. Le dernier avatar de cette stratégie est le refus, contre l'avis des autres cadres LFI, de condamner une affiche, aux évidentes caractéristiques antisémites, visant Cyril Hanouna. Et voilà le présentateur vedette, propagateur en chef du racisme médiatique, victime d'un parti qui se réclame de Jaurès. Aujourd'hui, tout comme ce fut le cas pour l'antisémite Le Pen, Mélenchon est au ban du monde politique dans la position de l'extrémiste grincheux, infréquentable. Plus personne à gauche, hors LFI toujours caporalisé, n'envisage de faire alliance avec lui.

Il se trouve que la stratégie antisystème poussée jusqu'à l'indignité, c'est-à-dire jusqu'à jouer avec les codes de l'antisémitisme, convient parfaitement à la droite et à l'extrême droite qui cherchent, par tous les moyens, à s'unir sans se contredire. Quoi de mieux en effet que de renverser le stigmate et d'invoquer la République, de ressortir le cordon sanitaire, pour se mettre en travers de la route du woko-islam-gaucho-antisémitisme représenté par un Mélenchon éructant sur les journalistes ? Résumons le désastre : la stratégie de Jean-Luc Mélenchon n'a donc pas pour seul effet de dénaturer l'âme de la gauche, qui doit être la pointe de la lutte contre l'antisémitisme. Elle contribue aussi à diaboliser la critique de l'action du Premier ministre israélien Benyamin Nétanyahou. Elle héroïse le facho-clown Hanouna et facilite le rapprochement entre droite et extrême droite, qui ne demandent qu'à prendre le pouvoir ensemble. Pendant ce temps, puisque tout est à l'envers, Jordan Bardella tente de faire oublier les racines antisémites de son mouvement et de sa lignée politique à Jérusalem, en tenant conférence en Israël au moment où ce pays commet des crimes de guerre à Gaza.

Comment un politique si cultivé que Jean-Luc Mélenchon ne voit-il pas qu'au jeu du plus radical et du plus basique, alors que les débats sont réglés par un écosystème médiatique général, algorithmisé pour favoriser violence et idées simples, l'extrême droite sera toujours plus forte ? Dans ce contexte, la distinction entre «fâchés fachos» et «fâchés pas fachos» ne se fait qu'à l'avantage des fâchés fachos. ◆



Raphaël Quenard à la cérémonie des Césars, le 28 février. PHOTO PASCAL LE SEGRETAIR. GETTY IMAGES. AFP

## Pourquoi je ne lirai pas le roman de Raphaël Quenard

Par  
**SABRINA CHAMPENOIS**  
Chroniqueuse société

Raphaël Quenard va publier son premier roman : en soi, l'info est intrigante, attrayante même. Depuis cinq ans, l'acteur isérois opère une montée en puissance bienvenue dans le cinéma français, qu'il pimente de sa présence à la fois intense, marrante et déroutante, entre benêt et barré, à gifler et flippant, c'est excitant. Il est carrément magique dans *Yannick et Chien de la casse*, et le voir en Johnny (Hallyday, dans un biopic réalisé par Cédric Jimenez) fait d'ores et déjà partie de notre to-do list de 2027. La personnalité qu'il donne à voir hors écrans contribue à l'intérêt, électron libre et allumé, parfois touchant, parfois gênant, qui semble pour l'heure échapper à tout formatage quand bien même habillé en Dior dont il a rejoint la cohorte des «ambassadeurs». Quenard pourrait tout bonnement venir d'une autre planète ! Il n'y a qu'à voir sa façon de parler, cet alliage de gouaille à la Audiard (Michel, le père) et de phrasé déclamatoire et nasillard qui téléporte en territoire inconnu. Pourquoi ne pas l'appliquer à un livre ? *Clamser à Tataouine* paraîtra le 14 mai, a révélé BFM TV. Il est

signé sous pseudonyme mais bon, il n'a évidemment pas échappé à son éditeur Flammarion que Pierrot Tchitch allait forcément moins faire le buzz que Raphaël Quenard dont l'art de la tchatche est notoire : un bandeau, avec photo, rend à César ce qui lui appartient. Le titre lui-même fleure plutôt la Série noire de Gallimard, du moins celle des tout débuts (1945). Celle des bonshommes, qui la jouaient volontiers popu, argotique, roulage de mécaniques, pépées et compagnie. A l'ancienne. Mais, encore plus que datée, l'intrigue s'annonce douteuse. Il s'agirait, selon la note de présentation du roman de 180 pages, de l'histoire de Pierrot, un marginal qui, après avoir raté son suicide, se met à assassiner des femmes, par vengeance.

Flammarion promet une «confession glaçante» d'un «psychopathie diaboliquement pervers», une «épopée macabre» au «style aussi électrique qu'inventif». Au total, «un thriller qui revisite le genre du snuff movie pour inventer le snuff roman» - prévoir, donc, des scènes de meurtre hyperréalistes. En quoi un tel programme est-il douteux ? Parce qu'il présente plusieurs «red flags», ces signes inquiétants. Pour commencer, pourquoi réactiver la figure du serial killer, archétype essoré jus-

qu'à la lie par la littérature (entre autres par le terrifiant *Un tueur sur la route* de James Ellroy) comme le cinéma dans les années 1980-2000 ? Grâce aux progrès de la police scientifique, notamment du fichage ADN mais aussi des techniques de profilage, les tueurs en série sont, en réalité, en voie de disparition. Vu la fascination malsaine voire le culte glauque qu'ils peuvent générer et qui gouvernaient une récente exposition parisienne, on préfère les enterrer sans fleurs ni couronne. La mise en avant du côté snuff rajoute une couche au malaise, cette promesse d'un récit gore, qui fore dans le sordide «comme si on y était». Sachant qu'en l'espèce, c'est se plonger dans des féminicides, de femmes tuées en raison de leur genre.

Peut-être bien que Raphaël Quenard fait la misère à son Pierrot le fou psychopathe - le contraire serait carrément inquiétant. Toujours est-il qu'à l'heure où les violences faites aux femmes se sont imposées comme un enjeu de société mais où, aussi, les bouffées masculinistes se multiplient, on se passera, pour notre part et résolument, d'une plongée dans un carnage du féminin annoncé avec les roulements de tambour du divertissement, comme si de rien n'était. ◆

# FUITE À LA MAISON BLANCHE

## Mike Waltz, l'artillerie bourde

Le conseiller de Donald Trump à la sécurité nationale est fragilisé après avoir invité par erreur un journaliste de «The Atlantic» dans une conversation Signal où étaient partagées des informations confidentielles sur des frappes au Yémen.

Par  
**SAMUEL RAVIER-REGNAT**

**T**out le monde à la Maison Blanche peut se mettre d'accord sur une chose : Mike Waltz est un putain d'idiot.» C'est un proche de l'exécutif américain qui s'exprime ainsi, sur le site du journal *Politico*, et ses propos disent bien quel piètre lundi a dû vivre le conseiller à la sécurité nationale de Donald Trump. L'ancien militaire des forces spéciales, à la manœuvre dans les négociations sur la fin de la guerre en Ukraine, s'est trouvé subitement sous le feu des critiques après la publication d'un article explosif dans *The Atlantic*.

Jeffrey Goldberg, le rédacteur en chef du prestigieux magazine américain, y raconte comment il a pu accéder à des informations militaires confidentielles au sujet notamment de frappes à venir sur le Yémen. Le journaliste a été invité par erreur, par Mike Waltz lui-même, dans une conversation sur la messagerie Signal à laquelle participaient certains des plus hauts responsables de la sécurité des Etats-Unis. Une fuite de données spectaculaire, donc, qui ré-

vèle un certain degré d'amateurisme dans l'administration Trump et menace de fragiliser la position du conseiller à la sécurité nationale. «C'était imprudent de ne pas vérifier qui était sur le fil de discussion. C'était imprudent aussi d'avoir cette conversation sur Signal. On ne peut pas faire preuve d'imprudence quand on est conseiller à la sécurité nationale», s'offusque, sous couvert d'anonymat, un fonctionnaire important de la Maison Blanche, cité par *Politico*. Plusieurs officiels interrogés par le média en ligne suggèrent que le fautif ferait mieux de démissionner pour éviter de mettre Donald Trump «en mauvaise position».

#### STATUT DE FIDÈLE

Avec le chef de la diplomatie Marco Rubio, floridien comme lui, et l'émissaire spécial de Washington pour le Moyen-Orient, Steve Wittkoff, Mike Waltz, 51 ans, est l'un des visages de la politique étrangère des Etats-Unis. Il était à Djedda en Arabie Saoudite, le 11 mars, pour négocier les conditions d'un cessez-le-feu en Ukraine. Il est attendu jeudi au Groenland, menacé d'annexion par Washington, dans le ca-

dre d'une «visite privée». Sa nomination au mois de novembre a consacré l'ascension d'un vétéran de la guerre en Afghanistan, élu républicain à la Chambre des représentants dans sa circonscription de Floride depuis 2018, après avoir fait fortune avec son entreprise de conseil et formation en défense (Metis Solutions). Spécialiste des sujets de sécurité, il a siégé à la Chambre dans des commissions chargées des forces armées et du renseignement. La promotion de Mike Waltz s'explique aussi par son statut de fidèle de Donald Trump, qui faisait déjà office de conseiller informel sur les questions de défense lors du premier mandat du milliardaire d'extrême droite.

Les deux hommes, pourtant, ne sont pas d'accord sur tout. Comme son patron, l'élu républicain est ouvertement hostile à la Chine, dont il dit qu'elle est entrée dans une «guerre froide» avec les Etats-Unis. Mais Mike Waltz, qui fut aussi conseiller de l'ancien vice-président de George W. Bush, Dick Cheney, a longtemps été considéré plutôt comme un néoconservateur, un interventionniste, loin des positions «America First» du président



Mike Waltz, à Milwaukee, dans le Wisconsin, le 15 juillet. PHOTO LEON

Donald Trump. Il a fermement soutenu l'Ukraine au moment de l'invasion russe en 2022, appelant Joe Biden à augmenter les livraisons d'armes à Kyiv. En 2021, après l'assaut du Capitole par des trumpistes radicaux, il avait dénoncé «une ignoble manifestation de violence et d'intimidation» et décidé de voter au Congrès en faveur de la certification de la victoire de Joe Biden. Désormais, Mike Waltz semble pourtant pleinement aligné avec le Président. Ou du moins n'exprime-

t-il jamais de critiques en public. «Mike comprend la chaîne de commandement. [...] Il sait que son travail consiste à mettre en œuvre les politiques du Président», expliquait le 16 mars, dans le *New York Times*, Ezra Cohen, qui travaillait au département de la Défense pendant le premier mandat de Donald Trump. Lundi, la Maison Blanche a affirmé son soutien au conseiller à la sécurité nationale. «Comme l'a dit le président Trump, les attaques contre les



NEAL GETTY IMAGES. AFP



Le vice-président, J.D. Vance. PHOTO JIM WATSON. AFP

Le rédacteur en chef de *The Atlantic*, Jeffrey Goldberg. GETTY

Le chef de la diplomatie, Marco Rubio. PHOTO P.T. FALLON.AFP



Le secrétaire à la Défense, Pete Hegseth. A. MONEYMAKER. GETTY

Houthis [au Yémen, ndlr] ont été très réussies et efficaces. Le Président Trump continue d'avoir la plus grande confiance dans son équipe de sécurité nationale, y compris dans son conseiller à la sécurité nationale, Mike Waltz», a fait savoir la porte-parole de l'exécutif, Karoline Leavitt.

#### APPEL À LA DÉMISSION

Dans la foulée de Chuck Schumer, le chef de la minorité démocrate au Sénat américain, qui a qualifié la

fuite des documents de «stupéfiante» et réclamé une «enquête complète», l'opposition a appelé à la démission du conseiller. La polémique embarrassait aussi le secrétaire à la Défense, Pete Hegseth, qui a envoyé les fameux «plans de guerre» sur la conversation, voire le vice-président, J. D. Vance, dont les propos vindicatifs vis-à-vis de l'Union européenne font polémique (*lire ci-contre*).

La proximité de Mike Waltz avec Donald Trump le sauvera-t-elle

d'un départ précoce? Lors du précédent mandat de Trump, les trois premiers titulaires du poste de conseiller à la sécurité nationale avaient tenu quelques mois au maximum. Mardi, la Maison Blanche a tenté de déminer l'affaire en affirmant qu'aucun document «classifié» n'avait été divulgué. Donald Trump a évoqué pour sa part, sur la chaîne NBC, un «pépin sans gravité». «Mike Waltz a retenu la leçon. C'est un gars bien», a-t-il ajouté. ■

# L'Europe dans le viseur de Vance

**La fuite dans «The Atlantic» révèle l'étendue de l'aversion du vice-président pour ces «profiteurs d'Européens», cible privilégiée de l'administration Trump.**

Difficile de comprendre à quoi J.D. Vance fait référence et ce n'est pas l'info la plus vitale émergeant de ce qui pourrait bien être la pire fuite de renseignements militaires de l'histoire des Etats-Unis. Mais, nichée dans une conversation sur les frappes au Yémen, sa sortie – «*Je déteste devoir renflouer l'Europe encore une fois*» – confirme l'une des principales obsessions du vice-président américain, qui multiplie depuis fin janvier les déclarations hostiles à l'égard de l'Union européenne. Une conviction tellement chevillée au corps qu'elle l'autorise à tapoter son désaccord avec la stratégie prônée par Donald Trump contre les rebelles houthis. «*Je ne suis pas sûr que le Président soit conscient de l'incohérence [des bombardements contre les rebelles houthis qui menacent la circulation via le canal de Suez, ndlr] avec son message actuel sur l'Europe*», se permet Vance, pour qui cette intervention militaire va surtout bénéficier au commerce européen et non aux Américains. *Not good.* «*Il existe un risque réel que le public ne comprenne pas cela ni pourquoi c'est nécessaire*», met en garde le vice-président, soutenu par le secrétaire à la Défense qui «partage entièrement [son] aversion pour ces profiteurs d'Européens».

**Humiliation.** J.D. Vance, c'est l'homme que Steve Bannon, l'ancienne éminence grise radicale de Trump enchaînant aujourd'hui les saluts nazis, appelle «le Saint Paul de Jésus Trump», soit un converti sur le tard devenu le premier des disciples. S'il a longtemps figuré dans le camp du «Never Trump», le vice-président quadragénaire, partisan d'une droite populaire, s'est rapproché de Trump via la politique étrangère et leur mantra isolationniste. Les deux hommes sont convaincus que Pékin est le «vrai ennemi» et que pour pouvoir se défendre face à l'Asie, les Etats-Unis doivent se désengager de l'Europe. Dès le début de la guerre en Ukraine, en 2022, celui qui était alors sénateur de l'Ohio expliquait que 1) il ne se sentait pas concerné par ce conflit 2) il fallait arrêter l'aide américaine et 3) mettre les Européens devant «*leurs responsabilités*». Fin février, c'est lui qui fait basculer l'entrevue Trump-Zelensky dans le Bureau ovale en humiliation en mondovision, ce qui a, selon la formule du *Wall Street Journal*, cimenté son statut de «*chien d'attaque et de défenseur féroce du président américain*».

**Intrusion.** L'Europe qu'admirer James David Vance, figure emblématique de la classe ouvrière américaine grâce à ses mémoires parues en 2016, *Hillbilly Elegy*, où il raconte son enfance pauvre dans le Midwest, c'est l'Europe blanche et chrétienne, le «berceau de la civilisation occidentale», sans qui les Etats-Unis n'auraient pas vu le jour. Pas l'Europe libérale des politiques «progressistes» et «woke» et évidemment pas celle de «*l'immigration de masse*». C'est l'Europe des Viktor Orbán et des Alice Weidel, la cheffe de l'extrême droite allemande qu'il a rencontrée mi-février à Munich, à quelques semaines de législatives anticipées à hauts risques pour les partis démocratiques outre-Rhin.

Juste avant cette intrusion sur le terrain électoral continental, le vice-président avait glacé les participants de la Conférence sur la sécurité de Munich. Ne parlant pas une seule fois de la guerre (en Ukraine ou ailleurs) mais en dénonçant la «*menace venant de l'intérieur*» en Europe, les attaques des gouvernements européens contre la «*liberté d'expression*». Avec Donald Trump de retour à la Maison Blanche, «*il y a un nouveau shérif en ville [et] nous nous battons pour défendre votre droit à vous exprimer dans l'espace public*», avait-il lancé à l'adresse des dirigeants et des électeurs d'extrême droite. Un mois plus tard, il enfonce le clou sur Fox News. A ses yeux, si elle ne peut ou ne veut pas surveiller ses frontières, «*l'Europe court le risque d'un suicide civilisationnel*». «*Je veux que l'Europe prospère, je veux que les Européens soient des alliés importants mais c'est à eux de décider s'ils veulent respecter leurs peuples et leurs souverainetés. Les Etats-Unis ne peuvent pas faire ce boulot pour eux.*»

LAURE BRETTON

# «Bureaucratie» Bayrou et la ritournelle des normes à abattre

Pourfendeur d'une administration «qui épouse les Français», le Premier ministre prône, depuis des décennies et comme ses prédécesseurs, la «simplification» de la gestion de l'Etat.

Une vision managériale qui ravit le patronat, avide de dérégulation sociale et environnementale.

Par  
**JEAN-BAPTISTE DAOULAS**  
et **LAURE EQUY**

Même à Matignon, installé au sommet de l'administration, François Bayrou se sent persécuté par la bureaucratie. Tard dans la soirée du 20 février, avec une poignée de conseillers, il planche sur son discours du lendemain devant les plus hauts cadres des ministères. Le Premier ministre n'est pas satisfait par le bandeau prévu pour illustrer son pupitre. Il demande à ses troupes d'en imprimer un autre. Impossible, répond une conseillère : la production des banderoles pour les conférences de presse est régie par un marché public, seul un prestataire de Matignon peut s'en charger. De quoi allonger la liste des récriminations du Palois contre «l'hyper-bureaucratisation» qu'il dit avoir subie tout au long de sa carrière.

«Chaque étage a pour souci de montrer à l'échelon supérieur que ça va bien!» éructait-il à l'Education nationale, en-

tre 1993 et 1997, se plaignant d'en apprendre plus sur son ministère par les syndicats que par son administration. Nommé haut-commissaire au Plan en 2020, il raconte une bataille homérique pour imposer à l'administration l'embauche de deux collaborateurs à temps partiel basés à Pau : «Pour eux, le seul périmètre dans lequel on peut travailler à l'avenir de la France, c'est entre 200 mètres sur la rive gauche de la Seine et 200 mètres sur la rive droite!» Et voilà qu'on l'empêche, lui Premier ministre, d'imprimer un simple bandeau?

#### PETITES REVANCHES SYMBOLIQUES

Dans une lettre adressée vendredi aux chefs de groupes parlementaires et aux présidents de l'Assemblée et du Sénat, Bayrou annonce un «combat contre la bureaucratie qui épouse les Français dans leur quotidien». Pour lui, cela commence par des petites revanches symboliques sur une haute fonction publique qu'il exècre. Le choix de son directeur de cabinet, Nicolas Pernot, a sur-

pris le microcosme. Le poste est d'habitude la chasse gardée du Conseil d'Etat, de la Cour des comptes ou de l'Inspection générale des finances, les grands corps de l'Etat. «Pernot n'a pas fait d'administration centrale mais c'est un haut fonctionnaire des territoires, de la vie des gens, décrit un proche du Premier ministre. Pour Bayrou, c'est aussi un pied de nez à Alexis Kohler [le secrétaire général de l'Elysée, ndlr].»

Contrairement aux habitudes de la maison, Bayrou reçoit ses ministres en tête à tête, sans collaborateur. «C'est une folie pour le fonctionnement de l'Etat! Qui passe les messages?» s'émeut un ancien «dircab» à Matignon. «C'est au ministre d'assumer les décisions prises et de faire descendre l'info», rétorque un conseiller du Premier ministre. Bayrou considère qu'un politique, c'est une incarnation. Ce n'est pas son directeur de cabinet qui est responsable.» L'expression «Etat profond», traduction du *deep state* honni par les trumpistes n'est jamais prononcée, mais c'est tout

comme. Le Béarnais, agrégé de lettres classiques, a beau passer la moitié de ses semaines dans le très cossu VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, il surjoue «l'authenticité» face à la capitale. «Je ne suis pas énarque. Je ne suis pas Parisien. Je refuse les éléments de langage, la com», énonce-t-il dans *la Tribune Dimanche*.

#### ENVOYER VALSER LA PAPERASSE

Les notes administratives sont moquées pour leur jargon et leurs acronymes, le langage trop technique d'un ministre est sanctionné d'un : «Et en français?» Pendant l'examen chaotique du budget, «il a passé deux demi-journées à faire chier sur les achats de l'Etat», raconte un ministre. Il les trouvait trop chers. Il a fait économiser 1,4 milliard d'euros». Dans ses livres, ses interviews, ses campagnes présidentielles, Bayrou égratigne depuis des années «un univers dans lequel les règles édictées, les procédures exigées [...] ne sont plus ordonnées par le sens commun. On ne les suit



François Bayrou à l'Assemblée le jour de son discours de

que pour elles-mêmes. Et qu'importe qu'elles se contredisent et se paralysent : c'est le règlement, et le règlement, c'est le règlement», écrit-il dans *Résolution française* (éditions de l'Observatoire, 2017). Dans ce petit monde quasi kafkaïen qui l'exaspère,

le centriste convoque souvent un personnage, la mère d'un enfant handicapé qui doit remplir, tous les ans, le même dossier «comme si son petit garçon devait à chaque fois faire la preuve de l'immense difficulté de sa maladie». Il cite aussi réguliè-



politique générale, le 14 janvier. PHOTO ALBERT FACELLY

ment un rapport, publié en 2023 par le think tank belge Bruegel, sur la manière dont près de 15 000 entreprises européennes ressentent les contraintes administratives : l'étude, contestée, « montre que le poids des normes qui vient pénaliser la crois-

sance des pays est de 0,8 % en Italie, de 0,3 % en Espagne, de 0,17 % en Allemagne. Et chez nous, en France, le poids de ces normes et de cette bureaucratie est de près de 4 %, dix fois plus que chez nos voisins », s'alarmait le Premier ministre, le 14 janvier

lors de sa déclaration de politique générale. Pour envoyer valser toute cette paperasse, pas question de laisser les manettes à ces technos « très bien inspirés dans l'administration ou le monde politique », que Bayrou a moqués, le 14 mars au salon Global industrie de Lyon. Le chef du gouvernement suggère d'inverser les rôles : ce serait à l'administration de remplir les formulaires et aux usagers, patrons d'entreprises ou particuliers, de vérifier leur exactitude. Ces mêmes usagers sont également invités à pointer les démarches qu'ils jugent superflues et à proposer des « allégements et effacements de normes ». Par quel biais ? Une consultation, des rencontres avec un panel ? Le processus est encore flou, temporise Matignon.

#### « RÉGIME MINCEUR ET MÉDECINE DOUCE »

En parallèle, Bayrou a demandé à ses ministres et à leurs directeurs d'administration centrale de passer en revue toutes les missions qui leur incombent afin d'en évaluer l'efficacité. Ligne par ligne, « on va se poser deux questions, liste-t-il. « Est-ce à l'Etat de faire ça ? » et on découvrira parfois qu'on pourrait faire confiance à d'autres acteurs pour le faire. Et « Est-ce que ça coûte le juste prix, ou pourrait-on placer différemment les soutiens matériels pour cette tâche ? » Un questionnement proche du *new public management*, cette doctrine managériale dont s'inspira notamment Margaret Thatcher au Royaume-Uni, souligne Julie Gervais, maîtresse de conférences en science politique à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne : « Les services publics seraient inefficaces, trop dispendieux et procéduriers et, dans un second temps, il faudrait qu'ils s'inspirent des méthodes de gestion du secteur privé, lui-même caricaturé dans cette dimension d'efficacité », pointe la coauteure de *la Haine des fonctionnaires* (éditions Amsterdam, 2024). On voit comment, en attaquant la bureaucratie, on prépare les mentalités à une casse du service public. »

Outre Laurent Marcangeli, ministre de la Fonction publique mais aussi de l'Action publique et de la Simplification, sa collègue, Amélie de Montchalin, chargée des Comptes publics, devrait se pencher sur les conclusions de cette revue de missions par ministère, pour préparer le budget 2026 et y puiser des pistes d'économies. Enfin, un projet de loi sur « la simplification de la vie économi-

## « En attaquant la bureaucratie, on prépare les mentalités à une casse du service public. »

**Julie Gervais**  
politiste, dans « *la Haine des fonctionnaires* » (éd. Amsterdam, 2024)

que » est discuté ces jours-ci en commission à l'Assemblée nationale, avant son examen en séance publique prévu le 8 avril. Déjà passé par le Sénat au printemps 2024, le texte très technique, qui a voyagé sous les gouvernements Attal et Barnier, prévoit de supprimer plusieurs commissions consultatives et quelque 150 formulaires Cerfa ou encore d'accélérer l'implantation de data centers aux dépens de réglementations environnementales. « *Notre pays est obèse de sa bureaucratie. Pendant des années, nous avons essayé les régimes minceur et la médecine douce* », diagnostique Laurent Marcangeli, qui veut franchir « une étape supérieure ». Le fantasme de la dé-

bureaucratisation est vieux comme la politique. Priés par François Hollande de créer un « choc de simplification », l'alors député PS Thierry Mandon et le chef d'entreprise Guillaume Poitrinal avaient présenté en 2014 une série de mesures « non plus plaquées d'en haut et décidées dans les cabinets, mais [venues] de ceux qui vivent la complexité au quotidien », vantait Mandon, se prévalant d'*« un changement complet d'approche »*.

En juillet 2017, le Premier ministre d'alors, Edouard Philippe, avait voulu, dans une circulaire, que chaque nouvelle norme réglementaire soit « compensée par la suppression ou, en cas d'impossibilité avérée, la simplification d'au moins deux normes existantes ». En 2024, Gabriel Attal ambitionnait à son tour de « débureaucratiser la France ». Comme quoi Bayrou n'a rien inventé.

#### « DÉRÉGULER POUR DÉTRUIRE »

De la reconstruction en cinq ans de la cathédrale Notre-Dame à l'organisation des Jeux olympiques de Paris 2024, le camp présidentiel s'est entiché de lois d'exception permettant d'écraser les

procédures. Et face à la colère agricole, la contrainte normative est la coupable toute désignée des gouvernements successifs. « *La macronie répond à une demande forte du patronat : déréguler pour détruire les normes sanitaires et environnementales* », dénonce la présidente LFI de la commission des affaires économiques de l'Assemblée, Aurélie Trouvé, qui s'inquiète de l'inscription à l'agenda, avec le blanc-seing du gouvernement, de propositions sénatoriales s'attaquant au dispositif « zéro artificialisation nette » et facilitant la construction de mégabassines ou l'installation de fermes industrielles.

S'il considère que la complexité administrative est « à juste titre, un chantier remis régulièrement sur le métier », l'ex-ministre des Comptes publics Thomas Cazenave, député EPR, s'interroge sur la possibilité d'une refonte : « *Pour réussir, nous avons besoin d'un programme ambitieux de remise à plat de notre modèle, qui demande de la force politique et un large soutien des citoyens. Sinon, on vide le désert à la petite cuillère.* » Jouable sans majorité à l'Assemblée ? Tout sauf simple. ◀

# Bourges CLIMAT TOUR

Libé



## PLEIN PHARE SUR LA CULTURE

Showcase Terrenoire Spectacle Frédéric Ferrer  
Débats Françoise Vergès, Eva Jospin, Sébastien Kheroufli,  
Rose Lamy, Frédérique Alt-Touati, Marina Chiche,  
Lydie Lescarmontier... Lieux Théâtre Jacques Cœur,  
Muséum d'Histoire Naturelle

03/04 avril



# Affaire Emile à La Bouilladisse, des grands-parents très discrets

REPORTAGE

Après l'annonce de la garde à vue d'Anne et Philippe V., les deux grands-parents maternels, ainsi qu'un oncle et une tante du garçonnet disparu en juillet 2023 au Haut-Vernet, les voisins racontent une famille tranquille mais «vivant dans son coin».

Par

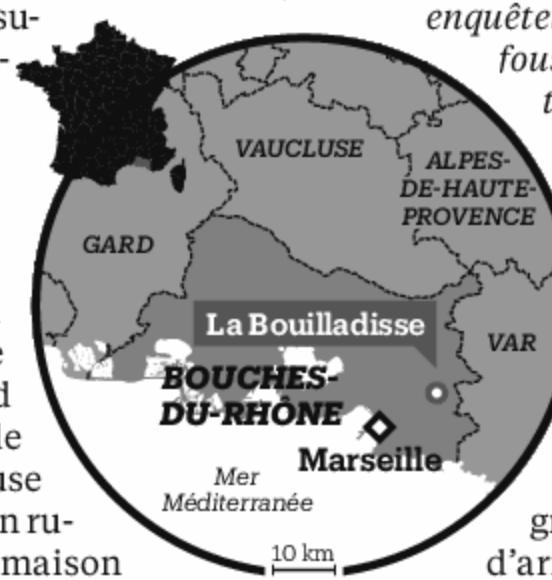
**CAROLINE DELABROY**Envoyée spéciale à La Bouilladisse  
(Bouches-du-Rhône)Photos **PATRICK GHERDOUSSI**

**D**e la fenêtre de sa cuisine, il a vue sur la maison aux volets verts des grands-parents maternels du petit Emile, Philippe et Anne V. Ce mardi au matin, alors qu'il prend son café, Alain aperçoit des «gendarmes passer avec les brassards», puis «trois voitures garées». «Il était 7 heures du matin à peu près, ma femme venait de partir au travail. Moi, j'ai allumé la télé et découvert les gardes à vue», poursuit le jeune retraité dans l'assurance, tee-shirt gris et sourire avenant malgré la pression médiatique: les perquisitions se sont poursuivies une bonne partie de la journée à l'intérieur du mas provençal de La Bouilladisse, village de 6000 habitants au nord d'Aubagne. En milieu de matinée, une dépanneuse attend en haut du chemin rural descendant vers la maison pour embarquer un véhicule SUV sous scellés. Une remorque à cheval a aussi été emmenée, sans que cela perturbe plus que cela les chevaux près du portail, au milieu d'une forte odeur de crottin.

**«Ils sont tendus, c'est logique»**  
Il y a quelques jours encore, les deux voisins taillaient ensemble la haie entre leurs deux terrains. «Souvent, le ballon de mon fils passait dans son jardin. Il se faisait engueuler d'ailleurs», se remémore-t-il. Ses trois enfants ont grandi ici. Ses voisins Philippe V., 59 ans, et son épouse, 50 ans, de leur côté, en ont eu dix. «Depuis deux ans, ils sont tendus, c'est logique, ils ont un petit-fils qui

est décédé. Ce sont des gens qui vivent dans leur coin, avec l'école à la maison, et du jour au lendemain, ils se retrouvent sous les projecteurs.»

Alors en bon voisin, et aussi en bon politique – Alain est conseiller municipal d'opposition de La Bouilladisse, cela fait plusieurs fois qu'il se présente aux élections contre le maire –, il veut avant tout témoigner de son «soutien». Et attendre l'issue de la garde à vue des chefs d'homicide volontaire et recel de cadavre de Philippe et Anne V., mais aussi de deux de leurs enfants majeurs – on ignore pour l'heure leur identité. «S'il y a un résultat...» ajoute Alain, perplexe. L'homme repense à *la Nuit du 12*, film dans lequel «les enquêteurs finissent à en devenir fous», n'arrivant «jamais à trouver la vérité».



La procédure intervient dans le cadre de l'enquête sur la mort du petit garçon de 2 ans et demi, évanoui dans la nature le 8 juillet 2023 au Haut-Vernet (Alpes-de-Haute-Provence) – résidence secondaire des grands-parents où il vient d'arriver pour les vacances d'été. Plusieurs autres membres de la famille sont présents ce jour-là, mais pas les parents du garçonnet, Marie et Colomban. Il est 17 h 15 quand Emile est aperçu pour la dernière fois par deux voisins dans une ruelle de ce hameau de 25 habitants, situé à 1 200 mètres d'altitude, dans un environnement très escarpé. Le premier appel à la gendarmerie intervient vers 18 heures. La France découvre vite la photo du petit garçon aux cheveux blonds, un pissenlit sur l'oreille. De nombreux volontaires participent aux battues citoyennes des premiers jours. Un élan de solidarité salué par les parents d'Emile dans un entretien au



**Le domicile des grands-parents maternels du petit Emile à La Bouilladisse (Bouches-du-Rhône), mardi. Un véhicule a été saisi.**

magazine *Famille chrétienne*, où ils assurent en août 2023 faire toute confiance aux gendarmes et n'avoir «rien à cacher», écartant la thèse d'un «sordide drame familial» survenu chez les grands-parents. Durant neuf mois, l'enquête peine à délivrer des éléments concrets, jusqu'à ce qu'une promeneuse, fin mars 2024, découvre le crâne et des dents de l'enfant, sur un sentier à environ 1,7 km du hameau, soit vingt-cinq minutes de marche pour un adulte.

Les recherches du corps sont closes mais deux juges d'instruction du tribunal d'Aix-en-Provence travaillent toujours sur le dossier. Jusqu'à aboutir aux interpellations du jour, pour «confronter» les grands-parents aux éléments recueillis lors des investigations des derniers mois. Le procureur d'Aix-en-Provence fait d'ailleurs savoir que d'autres opérations sont menées «en divers lieux du territoire», annonçant «une nouvelle communication [...] à l'issue des actes en cours».

Selon le *Parisien*, des écoutes téléphoniques ont fait apparaître des dissensions entre parents et grands-parents du petit Emile, disparu alors qu'il se trouvait sous la responsabilité de Philippe et Anne V. Ici, à La Bouilladisse, la famille a toujours donné l'image d'un clan uni. «Je les ai vus une fois tous ensemble il y a quelques années lors d'une Fête de la musique, se remémore

**«Philippe V. était très sympathique, parlait facilement, racontait que sa femme était de nouveau enceinte.»**

Patrice

un habitant de La Bouilladisse

Patrice, qui habite là depuis quinze ans. Cela faisait une sacrée ribambelle. Ils donnaient l'image d'une famille heureuse.»

Plusieurs fois, il est allé consulter le grand-père, Philippe V., ostéopathe de profession: «Il avait repris récemment son activité», relate-t-il, brossant le portrait d'un homme apprécié du village. «Il était très sympathique, parlait facilement, racontait que sa femme était de nouveau enceinte.» Une allusion aux dix grossesses d'Anne V. «Tu sentais que c'était un catho, il y avait une croix posée sur le bureau», décrit Patrice, avant de tempérer: «Mais ce n'était pas un austère, le type intégriste et méfiant.»

#### **«UNE CERTAINE FAÇON DE VIVRE»**

Une volée de marches d'un petit immeuble ancien du centre-bourg mène à la porte verte pomme du cabinet paramédical où exerçait Philippe V. Ce mardi matin, trois femmes patientent dans la petite salle, où jouets et chaise d'enfant sont aussi prévus pour les consultations pédiatriques. «C'est leur vie, chacun malheureusement a ses problèmes», évacue l'une d'elles à propos de la famille, bien connue du village. «La mère [de Philippe V.] était institutrice à l'école ici...» Mais elles préfèrent clore la conversation: «C'est un village dortoir ici, il n'y a pas trop de cancans.»

Près de l'église – où un panneau souhaite la «bienvenue dans la maison de Dieu» et prévient: «Dieu est présent, nos caméras aussi» –, une jeune femme nuance cette discréption: «Je sors du cabinet du kiné, et j'étais apparemment la seule à ne pas lui en parler depuis ce matin.» Elle reprend, plus sérieuse: «J'entends des on-dit sur cette famille, ils ont une certaine façon de vivre, mais ce ne sont pas non plus des exilés. Peu importe la religion, ce que j'espère c'est que les parents de ce petit garçon sauront enfin la vérité, que ce soit le grand-père ou pas.»

# «L'hypothèse d'un accident reste sur la table»

**Au moment où se tiennent les premières gardes à vue depuis la disparition de l'enfant, François Daoust, ex-directeur de l'Institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale, «appelle à la prudence».**

Coup de tonnerre dans l'affaire du petit Emile Soleil. Les enquêteurs ont procédé mardi aux premières gardes à vue depuis la disparition tragique du garçonnet de 2 ans et demi dans le village du Haut-Vernet (Alpes-de-Haute-Provence), en juillet 2023. Ils sont quatre à être interrogés: ses grands-parents, ainsi que deux de ses oncles et tantes, pour des faits requalifiés d'*«homicide volontaire»* et de *«recel de cadavre»*. Au

près de Libé, François Daoust, ancien directeur de l'Institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale, met en garde contre toutes conclusions hâtives alors qu'une enquête est toujours en cours.

**Depuis la découverte des ossements, l'enquête semblait au point mort. Ces gardes à vue marquent-elles un tournant?**

Contrairement à la vision qu'ont pu avoir le grand public et les médias, l'enquête n'a jamais eu de baisse de régime. Des témoignages ont continué à être compilés et des personnes à être entendues. Le procureur a expliqué que ces gardes à vue interviennent dans le cadre de vérifications. Cela veut dire que l'on ne sait pas encore quel est le niveau d'implication de la famille, s'il y en a un. Cela veut aussi dire qu'il y a dans l'enquête des éléments surprenants, qui peuvent être des témoignages, des déclarations ou des indices qui ne correspondent pas les uns avec les autres. Ici, je sais que la requalification des faits en *«homicide volontaire»* et *«recel de cadavre»* choque le public, mais j'appelle à la prudence. Ce n'est pas parce que l'incrimination est importante que c'est forcément celle qui sera retenue à la fin. Pour l'heure, l'hypothèse d'un accident est toujours sur la table.

**Il s'agit des premières gardes à vue. Pourquoi si tardivement?**

Parce qu'il n'y avait pas assez d'éléments avant. Il faut bien comprendre que, juridiquement, une garde à vue est un fusil à un coup. Le code de procédure pénale dit qu'elle peut durer vingt-quatre heures, renouvelables une fois. Elle peut donc au maximum s'étaler sur quarante-huit heures. Une fois qu'une personne a été entendue sous ce régime, elle ne peut plus l'être à nouveau. Si les enquêteurs la font trop vite, alors qu'ils manquent d'élé-

ments, ils prennent le risque que la personne laisse courir le temps et ne puisse plus être interrogée à nouveau. **Comment a avancé l'enquête depuis la découverte des ossements d'Emile Soleil en mars 2024?**

La découverte d'une partie des ossements de l'enfant n'a malheureusement pas permis d'obtenir une explication précise sur les circonstances de sa mort. L'enquête s'est donc poursuivie sur d'autres fronts. Pour commencer, toutes les personnes à proximité du hameau au moment de sa disparition ont dû être contrôlées. Une tâche délicate puisque le borgage [une technique permettant de localiser une personne grâce à son téléphone ou sa voiture, ndlr] ne donne pas une géolocalisation précise.

Aussi, les témoignages anonymes, parfois reçus par lettre, ont dû être vérifiés. Même si on sait qu'ils n'aboutissent pas souvent à quelque chose de concret. Des enquêteurs sont également restés sur le terrain, derrière la famille et certaines personnes d'intérêt, pour continuer de recueillir des renseignements. Enfin, des centaines de mètres de parties de route ont été passées au Bluestar [un produit pour révéler la présence de sang, ndlr].

**La requalification des faits en *«recel de cadavre»* interroge. Quels éléments laissent penser que le corps a été déplacé?**

Tout le monde peut avoir ses interprétations. A l'époque, certains se demandaient pourquoi on avait retrouvé ses souliers mais pas ses lacets.

D'autres trouvaient que les vêtements présents sur place n'étaient pas si abîmés que cela. Je reste pour ma part très prudent. Ces éléments peuvent être intéressants, mais il faut les corroborer. C'est-à-dire qu'il faut, en laboratoire, prendre des vêtements, des chaussures et des lacets de même nature que ceux d'Emile, les laisser dehors pendant plusieurs mois dans les mêmes conditions météorologiques que celles de sa disparition pour enfin voir quelle est la dégradation des tissus et la comparer à l'état des pièces retrouvées. Il est possible que les lacets soient faits d'une matière moins résistante que les chaussures et qu'ils se soient désagrégés plus rapidement.

**La récente saisie d'une jardinière dans le village du Haut-Vernet est-elle un élément décisif?**

C'est un épiphénomène par rapport à tout ce qui a été fait. Des témoins ont assisté à la saisie, ce qui a attiré l'attention des médias. Mais je sais que les enquêteurs avaient déjà réalisé d'autres prélèvements à d'autres endroits sans que la population ne s'en aperçoive.

Recueilli par **ELISE VINIACOURT**



**INTERVIEW**

**ZEP****LA ZEP ET «LIBÉRATION»**

En publiant ces témoignages, *Libération* poursuit son aventure éditoriale avec la Zone d'expression prioritaire, média participatif qui s'est cette fois plongé dans les réalités des cinq départements d'outre-mer. L'intégralité de cette série sera publiée jeudi aux éditions les Petits Matins, sous le titre *Nous ne sommes jamais dans les livres*. Retrouvez les précédentes publications sur [Zep.media](http://Zep.media) et [Libération.fr](http://Libération.fr).

# Moi JEUNE A Mayotte, «je fais onze voyages à la rivière chaque jour»

La Zone d'expression prioritaire consacre une série aux réalités des cinq départements d'outre-mer. Dans ce dernier volet, onze jeunes racontent la vie sur l'île de l'océan Indien.

Par **ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE**  
Dessin **JAMES ALBON**

## **«JE RESTERAI LA TOURISTE DE MON ÎLE» FARZELA, 16 ANS, LYCÉENNE**

«J'habite en ville à Mamoudzou, la capitale de Mayotte, et presque tous les week-ends, je fais des sorties en famille avec mes parents et mes quatre frères pour visiter l'île. Dans le Sud, on va sur les belles plages. On fait des pique-niques, des barbecues, on nage dans le lagon. Le sable est beige et doux, la mer est claire comme de l'eau minérale. C'est comme des vacances.

«Parfois, on va à Bouéni. Là, j'aime voir les dames qui font la pêche au djarifa. C'est un tissu qui ressemble à une moustiquaire qu'elles mettent dans l'eau en formant un rond. Et elles le plongent pour attraper des poissons en discutant et en chantant. Ça me donne de l'émotion. A Bouéni, j'aime aussi aller rencontrer Madame Taambati. C'est la gardienne du

patrimoine mahorais. Elle est très douée pour ses dessins de masques traditionnels et pour la confection des salouva à l'ancienne [la tenue traditionnelle des femmes mahoraises, ndlr], notamment avec des petits oiseaux. Pour moi, un Mahorais qui ne connaît pas Taambati est un faux Mahorais.

«J'aime aussi aller dans le nord de l'île pour faire les randonnées dans la belle nature d'un vert vif comme une pomme. On peut voir des baobabs, des bananiers et des arbres sauvages.

«Toutes ces beautés, les touristes venaient les admirer avant. Je les voyais sur les plages. Ils visitaient les ruines des usines sucrières. Ils allaient aussi rencontrer Madame Taambati. Mais aujourd'hui, je n'en vois plus. La crise de l'eau, les caillassages, les cambriolages, les violences, les agressions... C'est ce qui fait fuir les touristes. Mais moi, je resterai la touriste de mon île.»



## **«UN GARÇON MAHORAISS» RICK, 14 ANS, COLLÉGIEN**

«Je suis un garçon mahorais donc je ne fais presque rien à la maison, à part jeter les poubelles et acheter des choses dans les boutiques du quartier. Je suis un garçon mahorais donc on me met la pression pour étudier. Je suis un garçon mahorais donc on me demande de faire des tâches qui demandent de la force et je suis obligé de les faire.

«Je suis un garçon musulman donc je dois aller à l'école coranique pour apprendre la religion. Je suis

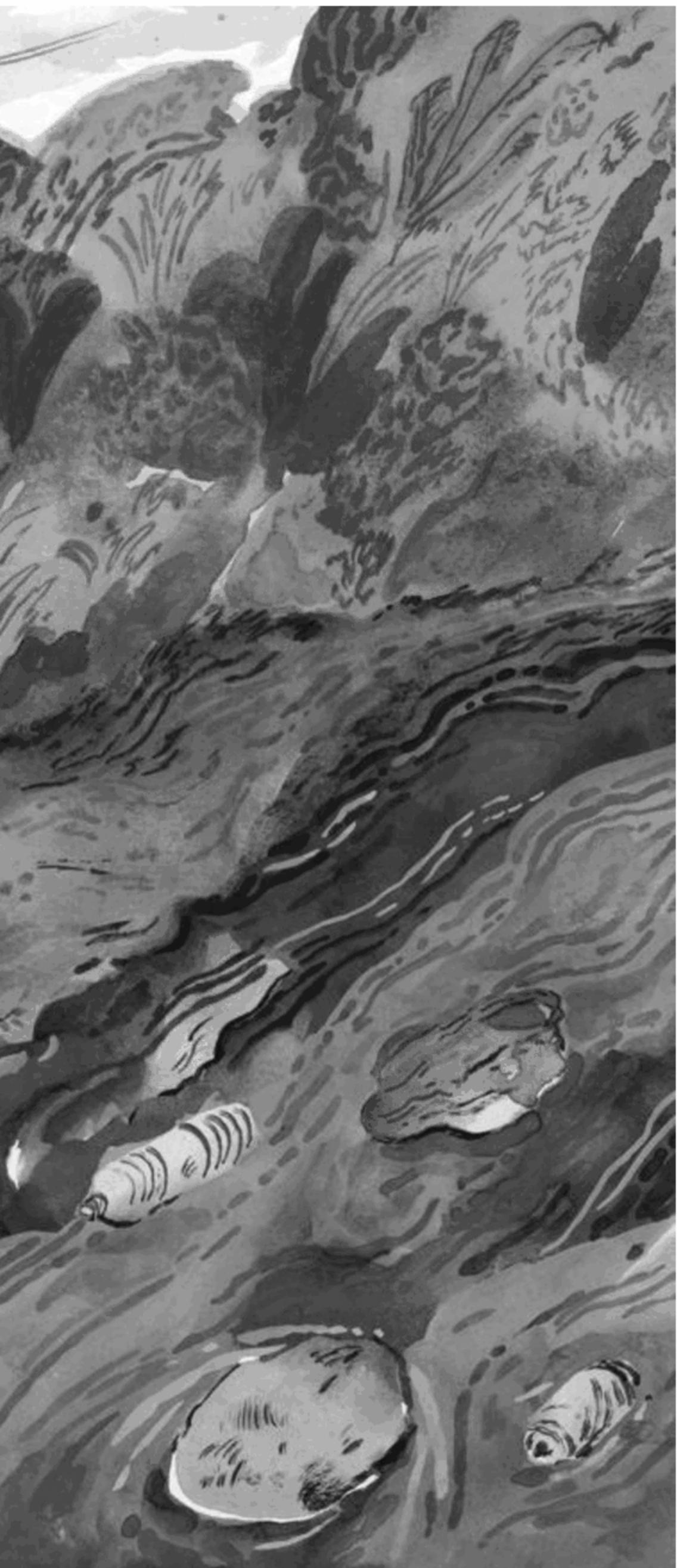
un garçon musulman donc je fais des coupes de cheveux "tapées" ou "buzz cut", avec des dégradés au niveau de l'oreille. Les imams et les vieilles dames du quartier me disent que j'ai les cheveux du shaytan, du diable.

«Je suis un garçon musulman donc à partir de 15 ans, je suis obligé de faire le ramadan sans rater un jour sinon je dois donner à manger aux pauvres. Je suis un garçon musulman donc j'ai le

droit d'être polygame mais moi je n'ai pas envie, car avoir deux femmes, c'est avoir deux fois plus de travail.

«Je suis le garçon d'un papa polygame donc à la maison, il y a ma maman et la deuxième femme de mon père, mais moi je ne l'aime pas, car elle déteste ma mère.

«Je suis un garçon français car je suis né ici à Mayotte et je mesure ma chance quand je vois comment sont traités les Comoriens.»



## MAKING-OFF

«Nous étions à Mayotte en mars et avril 2024, bien avant le passage du cyclone tropical Chido qui a balayé ce territoire en causant d'immenses dégâts humains et matériels. Aucun texte ne raconte donc le chaos de cet épisode qui a traumatisé une île où les conditions de vie étaient déjà bien précaires. Les partenaires avec lesquels nous avons travaillé, notamment les établissements scolaires, qui ont été durement touchés, s'efforcent d'accompagner comme ils peuvent le retour à la "normale" si tant est que ce mot ait un sens dans cet archipel. Nous nous sommes efforcés d'obtenir des nouvelles rassurantes des participants sans réussir à les joindre tous.»

**EMMANUEL VAILLANT et EDOUARD ZAMBEAUX**  
Cofondateurs de la ZEP

## «LA CORVÉE D'EAU, C'EST POUR MES SCEURS ET MOI» NAÏDA, 14 ANS, COLLÉGIENNE

«Chez moi, il n'y a pas d'eau. Nous habitons une maison en tôle à Passamaïnty. Nous sommes dix: mes cinq sœurs, mes deux frères et mes parents. Ça fait beaucoup d'eau tous les jours, même si on l'économise. Nous avons une rivière qui passe à quinze mètres, mais nous n'avons pas l'eau dans la maison, pas de robinet. Pour me laver, je dois aller chercher l'eau à la rivière. C'est pratique quand elle est calme mais quand elle déborde, l'eau vient partout. L'eau de la rivière, c'est juste pour se laver soi-même et pour laver les vêtements. Mais la rivière, ça donne pas très envie parce qu'il y a toujours des déchets dedans. Tous les jours, je fais onze voyages avec la grosse bassine. Dix pour les humains et un pour les vaches.

«Pour cuisiner, il faut une autre eau. Celle-là, pour la trouver, il faut que je descende au collège. C'est beaucoup plus loin. Là, il y a des robinets sur une rampe à eau. C'est gratuit, mais il y a toujours la queue. Ensuite pour boire, il y a l'eau de la carte. C'est la plus précieuse. C'est comme une fontaine où on paye avec une carte en plastique, comme celle du bus. La corvée d'eau, c'est un truc qui

est réservé pour mes sœurs et moi. Il faut y aller tous les jours. Je la fais avec Roibouanti qui a 13 ans et Djamilia qui en a 11. On fait deux voyages tous les jours: un pour la carte et un pour le robinet. Les bidons, ils font la taille d'une grosse poubelle et ils sont rouges et bleus. On a deux brouettes pour les porter; alors à tour de rôle, une de nous trois le porte sur la tête et les deux autres poussent les brouettes. C'est fatigant.

«Hier encore, je suis arrivée à la fontaine et il n'y avait plus d'argent sur la carte. Pour la recharger, il faut aller à la Sogéa de Kaweni. Avec les embouteillages, ça prend longtemps et ça coûte 40 euros pour 9 000 litres. Quand on a de l'eau de la carte, on la verse dans des bouteilles en plastique qu'on rentre dans la maison pour que personne ne mette des maguirgiri à l'intérieur. Les maguirgiri, c'est des potions de magie noire.

«Parfois, j'oublie les voyages pour l'eau. Quand je vais chez mon grand-père à Kaweni, il y a de l'eau dans les robinets. Là-bas j'ai déjà pris des bains avec de l'eau chaude. C'est ce que je connais de plus confortable.»

## «LES CAILLASSAGES, ON S'HABITUE» INTICHANE, 18 ANS, LYCÉENNE

«C'était un jeudi soir après une longue journée au lycée. Les élèves étaient très agités car ils avaient été prévenus qu'il y avait eu un caillassage sur un bus qui faisait le même trajet que le nôtre. J'étais très inquiète. Au bout de quinze minutes, notre bus s'est fait attaquer. Des pierres, des barres de fer, des marteaux... jetés sur les fenêtres du bus. Tout le monde criait. C'était horrible. J'avais du verre brisé et du sang partout sur moi. Le garçon à côté de moi avait reçu un marteau sur la tête. Il saignait et son sang coulait sur moi.

«Ça a duré deux minutes mais ça m'a semblé une éternité. Quand le bus s'est enfin arrêté, le conducteur a appelé les secours. Il y avait au moins cinq élèves blessés. C'était la première fois que je vivais un caillassage. D'habitude, on entend parler

mais tant qu'on ne le vit pas, on ne peut pas comprendre. Après ça, je ne suis plus allée au lycée pendant deux semaines. J'étais traumatisée!

«Les caillassages, c'est devenu une activité pour les jeunes délinquants de Mayotte. Quand ça fait un moment que c'est tranquille, certains disent: "Ça fait longtemps qu'on s'est pas amusés..." C'est à cause des villages rivaux. Par exemple, dans mon village, Doujani, les jeunes qui n'ont même pas la vingtaine se battent avec ceux du village de M'Tsapéré. Ça dure depuis quatre ou cinq ans, mais personne ne sait plus pour quelles raisons. Ça peut être des trucs bêtes de rancune genre il a tapé mon frère, il a tapé mon chien, il a volé mes chaussures... Les caillaumeurs, on les appelle les dakous, ça veut dire les délinquants. On les reconnaît par

leur façon de s'habiller. Ils ont des survets Sergio Tacchini et des claquettes Arena. C'est leurs marques préférées. Ils ont des lunettes de ski genre Oakley. C'est trop bizarre. Ils ont des locks, des afros ou des cheveux courts décolorés, et toujours très sales. Quand je suis dans mon village, je suis safe parce qu'ils me connaissent et ils savent que je suis de ce village. Mais dans un autre village, j'aurais peur de me faire racketter. Pas de me faire agresser. C'est les garçons qui se font tabasser.

«Les gens disent que ce sont des Comoriens, mais il y a aussi des Mahorais. D'ailleurs, ça arrange certains. J'ai vu des mamans mahoraises qui se servaient des dakous comme une arme pendant les barrages et qui leur disaient d'aller taper contre les policiers pour défendre leur cause. Elles leur donnaient même à manger et des boissons avant d'aller au champ de bataille.»

## «DES VIES D'ENFANTS CLANDESTINS» HALOUA, ARLETI, YASNA, HADJ, CHRISTIANO, SOILLAHA, HOUDAIDINE, 14 ET 15 ANS

«Nous sommes venus à Mayotte parce que nos parents voulaient une meilleure vie. Une vie où l'on peut avoir une vraie maison, un travail et de la nourriture dans l'assiette. Nous avons quitté les Comores ou Madagascar pour venir ici. Du chemin pour venir, on se souvient du kwassa, la barque dont la résine de bois collait sur les doigts et sur laquelle nous étions 25, 30 ou 50 passagers qui avaient l'air tristes. Il y avait des gens malades, des femmes enceintes, quelques bébés et même des moutons ligotés qui criaient.

«On a encore dans le nez l'odeur de l'essence qui donne mal à la tête, envie de vomir et parfois des vertiges. Il y avait aussi sur le bateau l'odeur de l'urine car tout le monde est obligé de pisser à bord. On a tous vu au milieu de

la mer le pilote tirer sur la ficelle parce que le moteur s'était arrêté d'un coup. C'était le seul moment de silence parce que le moteur fait plus de bruit que celui d'une voiture et qu'il ne s'arrête jamais, sauf quand on croit que la police aux frontières approche. Pendant tout le voyage, on n'entend que le bruit du moteur parce que le pilote nous dit qu'on n'a pas le droit de parler.

«Et de toute façon, on n'a pas envie de parler. On a peur. Il y en a qui prient et qui bougent leurs lèvres aussi sèches que pendant le ramadan pour dire des sourates. Autour de nous il y a la mer, rien que la mer.

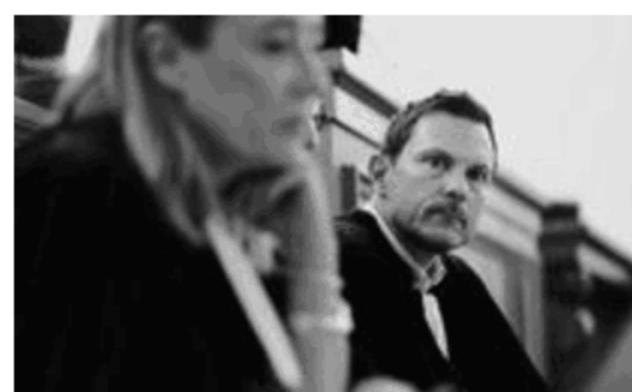
Parfois une baleine ou des poissons volants et des vagues hautes comme une maison, qui sifflent et explosent comme des bombes. Certains d'entre nous sont restés deux jours assis

sans bouger avec l'envie de dormir qui vient, la faim dans la bouche, le ventre qui fait mal, l'interdiction d'allumer son téléphone et des crampes qui viennent à force d'être immobile et d'avoir peur. Quand, au bout du voyage, nous avons vu Mayotte, nous nous sommes approchés de la plage et le pilote nous a dit "on sort vite" pour qu'on saute dans l'eau. Tous on s'est dit dans notre cœur "al hamdoulilah, Dieu merci", quand on s'est retrouvé à l'abri des arbres. Le plus dur était passé. On avait traversé la mer et débarqué à Mayotte.

«Quand on retrouve nos parents, c'est la joie qui vient. On se serre fort dans les bras. Tout le monde prend soin de nous. De ce moment-là, on se souvient du goût de la banane ou des saucisses frites, d'entendre une langue étran-

gère à la télévision, du ventilateur qui donne de l'air frais, de la télécommande qui fait marcher la télé, de la photo de la famille accrochée au mur, d'une maison décorée avec des miroirs, et de l'odeur du savon sur les draps du lit à ressorts où on s'est couché. On se souvient tous que ce soir-là, quand on a fermé les yeux, on avait l'impression que le lit bougeait. Comme le kwassa pendant le voyage. Le lendemain, on allait commencer une nouvelle vie mais on n'y pensait pas encore.

«Une vie sans papiers mais une vie meilleure quand même. Ici, on a trouvé des nouveaux amis, un vélo, des ballons, des jolis vêtements pas déchirés, des chaussures fermées, des téléphones et des connexions wifi. Chaque matin, on voit les enfants des autres maisons qui partent au collège. Et nous, on attend une place. En attendant, on a des vies d'enfants clandestins.»



LIBÉ.FR

### Au deuxième jour du procès de Mounir B., la prémeditation en question

Alors que l'ancien maçon, accusé d'avoir tué son épouse Chahinez Daoud, conteste l'intention d'homicide et sa prémeditation, un expert a décrit mardi à la barre «une méthodologie de mise à mort séquencée». «J'ai entendu beaucoup de mensonges», a réagi l'accusé après l'audience.

Récit à lire sur notre site. PHOTO R. ESCHER



Gérard Depardieu au palais de justice de Paris à l'ouverture de son procès pour violences sexuelles, lundi. PHOTO DENIS ALLARD

# Procès Depardieu: les outrances de l'acteur, le calme de la plaignante

**Face à Amélie K. qui l'accuse d'agression sexuelle, le comédien s'est emmêlé entre différentes versions, avant de s'emporter dans une tirade anti-MeToo.**

Par  
ANNE DIATKINE

**L**e deuxième jour du procès est celui d'une modification d'un rapport de force, ce qui ne va pas sans altercations manquant de suspendre l'audience à plusieurs reprises. Gérard Depardieu, suffisamment en forme pour rester matin et après-midi une bonne heure à la barre, change totalement de version par rapport à son

audition en garde à vue. Oui, il a bien tenu les hanches d'Amélie K., mais «c'était pour ne pas glisser» explique-t-il à la barre. Jusqu'alors, l'acteur avait toujours affirmé qu'il n'y avait eu aucun contact physique entre Amélie K. et lui. L'après-midi, il change une nouvelle fois de version. S'il a attrapé les hanches d'Amélie K., c'était pour la rapprocher de lui afin de lui parler à voix basse. Contradiction que Carine Durrieu-Diebolt,

#### L'HISTOIRE DU JOUR

soutient avoir entendu parler de l'agression par la presse. Surprise de l'avocate: «Vous êtes déjà poursuivi pour viols, cela ne vous a pas alerté, cette nouvelle accusation?»

**Précise.** Durant ses passages à la barre, Depardieu cultive une parole dilatoire et badine, passe du coq à l'ancre, évoque ses tout débuts, dans les années 70, et la manière dont il apprenait certains rôles phonétiquement. Des

bribes de passé émergent, qui dans un autre contexte feraient le miel d'un journaliste. Mais voilà. Depardieu n'est pas en interview, et il a tendance à oublier qu'il est visé pour des faits précis, en l'occurrence de harcèlements et d'agressions sexuelles – ce qu'il conteste – sur le tournage des *Volets verts* de Jean Becker. Le président du tribunal le

recadre. Depardieu termine par une surprise évocation de ses amies disparues (*«Françoise Sagan est une amie, Marguerite Duras est une amie»*) pour continuer, vêtement: la fille de Fanny Ardant s'est fait cracher au visage parce que sa mère le soutient. Il hurle presque: «Ce mouvement [#MeToo, ndlr] va devenir une terreur. Ce ne sont pas des femmes, ça. Elles feraient pas mal de méditer à ce que disait Madame de Staél il y a deux ou trois siècles: la gloire est le deuil éclatant du bonheur.» Et sur le fond et ce qui l'amène devant un tribunal?

Il faudra attendre l'audition de la première plaignante, Amélie K., pour avoir une description circonstanciée et détaillée des faits. Voix assurée et précise, elle explique calmement à la barre: «Je découvre la dernière version toute récente de Monsieur De-

pardieu, qui m'amuse un peu en ce qu'il transforme l'agression en espèce de savon, or, et c'est dommage que monsieur Becker ne soit pas là, sur presque tous les décors on a été félicités pour la qualité de notre travail.» Amélie K., cinquante-quatre ans, frappe par l'aisance avec laquelle elle décrit son travail, la richesse de ses propos détaillés, qui laissent peu de crédit à la version selon laquelle Depardieu aurait recentré l'ensemblière comme une débutante qui ne rêverait que de devenir cheffe déco. Amélie K. se souvient: «Sur le tournage, je suis très occupée, concentrée sur mon travail. Et monsieur Depardieu il gêne un peu et on fait avec... il gesticule, il grogne, il a toujours un commentaire.» Elle prend sur elle, explique-t-elle, de l'occuper. La scène qui se prépare est difficile. Elle est «aux aguets»,

«mal à l'aise» pour la jeune Stéfi Celma qui devait se glisser dans un lit jumeau, au côté du comédien. C'est dans ce contexte que l'agression aurait eu lieu après qu'elle lui a montré sa recherche des parasols des années 70. Mots d'Amélie: «Depardieu referme ses jambes, il me coincide, il a beaucoup de force. Il tient mes hanches, il malaxe mon ventre, passe par derrière, ses mains remontent. Pendant qu'il me tient, il me dit avec ses yeux rouges très énervés, très excités: «Viens toucher mon gros parasol je vais te le foutre dans la chatte.» Puis: «Ce qui me marque encore c'est sa sauvagerie. Il sentait que j'avais peur, je sentais allumer dans son regard le plaisir de me faire peur.»

**Enlisé.** Drôle de journée qui voit le grand acteur s'enliser, multiplier les «je ne sais pas», «je ne me souviens plus», ignorer quand il a appris qu'il était accusé d'agressions sexuelles, jouer à l'idiot, faire mine de ne plus avoir de vocabulaire («Qu'est-ce que c'est, admonester?»). Drôle de journée qui met à bout de nerfs son avocat, Jérémie Assous, qui laisse éclater sa colère quand un échange semble enfoncer encore davantage son client. «Arrêtez de le cuisiner pendant une heure!» Le matin, en désaccord sur le plan de l'appartement dessiné par Amélie K., Jérémie Assous a déjà lancé à ses consœurs «Allez pleurer». Puis l'après-midi, il chambre les «rires hysteriques» de Claude Vincent, avocate des plaignantes, et la voix «insupportable» de Carine Durrieu-Diebolt. Le président demande aux deux parties de se calmer, ce qui a le don d'indigner les deux avocates. Gérard Depardieu n'est pas en reste. Il zappe entre citations littéraires et outrances verbales à propos des manifestations féministes qui perturbèrent ses représentations de Barbara – «une vingtaine de folles avec des pancartes». Mais un autre moment, lorsque Claude Vincent l'interroge sur son «intelligence», il paraphrasera Musset: «Je suis un abruti, la douleur est mon maître.» Amélie K., elle, reste d'un calme à toute épreuve. Le procès se poursuit ce mercredi. ◆



LIBÉ.FR

## Une grève «historique» à la Société générale

Les syndicats du groupe ont appelé mardi à la mobilisation pour dénoncer l'évolution des rémunérations et la dégradation des conditions de travail, après la suppression de nombreux postes. Selon les premières remontées de la CFDT, le taux de grévistes aurait dépassé 20% parmi les salariés de certaines régions. PHOTO AFP

## Justice Procès libyen: le PNF évoque «l'implication totale» de Sarkozy

«Nicolas Sarkozy est le véritable décisionnaire et commanditaire» du pacte de corruption noué en 2005 par ses proches, Claude Guéant et Brice Hortefeux, a affirmé mardi après-midi le Parquet national financier (PNF) lors de ses réquisitions au procès libyen. «Envoyer ces deux-là est la démonstration de son implication totale en tant que commanditaire et c'est pour cela qu'on ne trouvera jamais aucune trace écrite d'une quelconque instruction», a soutenu le procureur Quentin Dandoy, demandant ainsi la condamnation des trois hommes pour corruption et association de malfaiteurs. (avec AFP)

## Turquie Plus de 1400 personnes arrêtées dont sept journalistes

Plus de 1400 personnes accusées d'avoir participé à des manifestations interdites ont été arrêtées depuis le 19 mars, ont annoncé les autorités turques, confrontées à une contestation déclenchée par l'arrestation du maire d'Istanbul, Ekrem Imamoglu, principal rival du président Erdogan. Un tribunal d'Istanbul a ordonné mardi le placement en détention provisoire de sept journalistes turcs, dont un de l'AFP, accusés eux aussi de participation à des rassemblements interdits. L'agence dément la participation de son photographe et appelle à sa «libération rapide». (avec AFP)

# Kyiv et Moscou acceptent de cesser les hostilités en mer Noire

Après des semaines de négociations avec la Russie d'un côté et l'Ukraine de l'autre, les Etats-Unis tiennent leur premier résultat concret issu des tractations menées pour obtenir un cessez-le-feu entre les deux pays. La Maison Blanche a annoncé mardi s'être mis d'accord avec Kyiv pour cesser les hostilités en mer Noire, avant d'assurer que la Russie allait également suspendre les combats dans cette région. L'Ukraine puis la Russie ont confirmé la cessation des combats sur cette zone.

L'accord a pour objectif «d'assurer une navigation sûre, d'éliminer l'usage de la force et d'empêcher l'utilisation de

bateaux commerciaux à des fins militaires». Il prévoit également de «développer des mesures pour élargir» cet accord aux infrastructures énergétiques et établit que les deux pays se sont accordés pour «travailler à une paix durable». L'accord ouvre également la possibilité d'impliquer des pays «tiers» dans la supervision d'une trêve. Le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, a confirmé que l'Ukraine «mettra en œuvre» l'accord. «Quelqu'un en Europe, ou, par exemple en Turquie, peut être impliqué dans la situation en mer et peut-être quelqu'un du Moyen-Orient concernant les ques-

tions liées à l'énergie», a-t-il suggéré.

Dans un des communiqués – un pour l'Ukraine, un pour la Russie –, Washington a insisté sur sa volonté de «restaurer» l'accès des produits agricoles russes au marché mondial. Une concession qu'a regrettée Zelensky, le dirigeant ukrainien y voyant «un affaiblissement de position et un affaiblissement des sanctions» à l'égard de la Russie. Dans l'autre communiqué, la première puissance mondiale s'est également engagée à poursuivre ses efforts pour les échanges de prisonniers, le retour des détenus civils et des enfants ukrainiens déportés de force. Un

peu plus tard dans l'après-midi, Moscou a confirmé l'accord et annoncé que «la Russie et les Etats-Unis ont convenu d'élaborer des mesures pour mettre en œuvre les accords des présidents des deux pays sur l'interdiction des frappes sur les installations énergétiques de la Russie et de l'Ukraine pour une période de trente jours».

Malgré ces discussions, les combats se poursuivent. Lundi, une frappe russe a fait 101 blessés, dont 23 enfants, à Soumy, dans le nord-est de l'Ukraine, selon la mairie de cette ville. L'armée russe a annoncé avoir conquis deux localités, dans le Sud et l'Est.

(avec AFP)

**«J'ai parfois l'impression que je ne reverrai jamais ma fille et ça, c'est terrible.»**

**MIREILLE KOHLER**

mère de Cécile Kohler, détenue en Iran depuis trois ans

Une joie teintée de douleur. Lorsqu'elle a appris le 20 mars la libération d'Olivier Grondreau, après plus de deux ans de détention en Iran, Noémie Kohler s'est bien sûr sentie «soulagée». «Nous nous sommes battus pour lui, c'était une grande joie de le savoir libre.» Mais elle a aussi ressenti du «désespoir», elle qui attend depuis près de trois ans la libération de sa soeur, Cécile, enseignante de 40 ans, et de son compagnon Jacques Paris, enseignant retraité. «Olivier a été arrêté six mois après Cécile et il est libéré avant elle. C'était aussi le cas de deux autres Français», explique-t-elle. Cela montre que Cécile est victime d'un acharnement particulier. Mardi midi, la jeune femme est venue avec ses parents devant les grilles de l'Assemblée nationale, où ont été accrochés les portraits de Cécile Kohler et de Jacques

Paris. «C'est la première fois que l'on affiche des portraits d'otages ici», dit sa présidente, Yaël Braun-Pivet. Il faut qu'ils sachent que nous ne les oubliions pas. Cela permet aussi de nous adresser aux autorités iraniennes avec un message clair: «Relâchez-les sans attendre.»

Cécile Kohler et Jacques Paris, les deux derniers otages français du régime iranien, sont enfermés dans la section la plus dure de la prison d'Evin, à Téhéran. Cécile dort par terre dans une cellule de 9m<sup>2</sup> avec trois codétenues et la lumière allumée en permanence, elle est autorisée à sortir trois fois par semaine et n'a eu droit qu'à trois livres en trois ans. «C'est une situation insupportable», dit son père, Pascal. Il faut que ça s'arrête. Ces conditions sont plus dures que celles subies, par exemple, par Olivier Grondreau. Pourquoi un tel acharnement? «Nous n'en avons aucune idée», dit sa sœur. Devant la photo de sa fille désormais accrochée sur les grilles de l'Assemblée, Mireille Kohler a dit son épuisement. «J'ai parfois l'impression que je ne reverrai jamais ma fille et ça, c'est terrible. Plus le temps passe, plus c'est dur pour Cécile et Jacques, mais pour nous aussi, parce que nous ne voyons pas le bout du tunnel.»

LUC MATHIEU



## Plus d'un millier de marcheurs en soutien au rabbin d'Orléans

En ligne au travers de la rue Jeanne-d'Arc mardi, surplombée par la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, les représentants des associations juives se tiennent par le bras. Trois jours plus tôt, le rabbin de la ville, Arié Engelberg, était agressé parce que juif, devant son fils de 9 ans. Mardi, il était le grand absent de cette marche silencieuse organisée pour le soutenir, qui a rassemblé près de 1350 personnes. Dans ce défilé silencieux au

départ de la synagogue, toutes les sensibilités étaient représentées, politiques, mais aussi religieuses, alors que plusieurs représentants des cultes catholique et musulman étaient là. Sous le ciel grisâtre d'Orléans, le silence de la marche est rompu par des applaudissements s'échappant de la fenêtre d'un immeuble. Monique, grand sourire aux lèvres, rejoint la marche. «Je suis né le 17 juillet 1942, jour de la rafle du Vel d'Hiv, té-

moigne la femme de 82 ans. C'est insupportable de voir ces actes.» Pour Marie, professeur d'histoire-géographie, il était impensable de ne pas se rendre à la manifestation. «On a l'impression de revivre des événements historiques», souffle-t-elle, regrettant de ne pas voir plus de jeunes présents.

**BASTIEN LOEILLOT**

PHOTO JEAN-FRANCOIS MONIER. AFP

A lire en intégralité sur Libé.fr

Recueilli par  
**ARTHUR CERF**

**U**n bug dans la matrice? Alors que l'ex-fleuron de la French Tech Ynsect vient d'être placé en redressement judiciaire et qu'un autre acteur phare du secteur, Agronutris, est sous procédure de sauvegarde, une nouvelle étude in-

titulée *Bugs dans le système : la logique de la recherche sur l'élevage d'insectes est faussée par des hypothèses non fondées*, publiée dans la revue spécialisée *npj Sustainable Agriculture*, qui fait partie du prestigieux groupe Nature, questionne les fondements scientifiques à l'origine de l'optimisme initial. A quelques jours du sommet Nutrition for

Growth, «nutrition pour la croissance», qui aura lieu jeudi et vendredi à Paris et qui doit mobiliser la communauté internationale pour atteindre la «faim zéro», l'un des objectifs de développement durable fixés par l'Agenda 2030 des Nations unies, rencontre avec Corentin Biteau, coauteur de l'étude et président de l'Observatoire national de

l'élevage d'insectes, un organisme indépendant qui vise à accompagner les décisions du secteur. Pour lui, «il est urgent de réévaluer si cette filière constitue réellement une solution viable et durable avant de poursuivre les financements et subventions publiques».

**Comment expliquez-vous les difficultés actuelles rencontrées par les acteurs du secteur ?**

Ces difficultés s'expliquent d'abord par des contraintes techniques : comme tout élevage animal, l'élevage d'insectes est sujet à des aléas qui compliquent son industrialisation, comme des parasites ou des maladies. Beaucoup de gens ont mis en cause la stratégie de Ynsect : une usine trop ambitieuse qui a deux ans de retard et le choix du ver de farine en tant qu'espèce. Mais les difficultés d'Agronutris, qui repose sur un modèle industriel plus progressif et une espèce différente, la mouche soldat noire, montrent que les problèmes sont plus structurels que spécifiques à une entreprise.

**Concrètement, quels sont les freins économiques ?**

Les coûts de production sont très élevés, notamment en raison du prix des matières premières et des besoins en chauffage, entre 25 et 30°C pour assurer une croissance rapide. Dans l'alimentation pour animaux d'élevage, les insectes coûtent entre deux et dix fois plus cher que la farine de soja ou de poisson, ce qui limite leur adoption. Pour l'alimentation humaine, le secteur fait face à la faible acceptabilité des consommateurs. Le manque de financement joue aussi un rôle important. L'industrie a fait de grandes promesses qui, jusqu'ici, ne se sont souvent pas concrétisées. Les investisseurs sont refroidis.

**En quoi l'évaluation du secteur repose-t-elle, selon vous, sur des bases scientifiques fragiles ?**

Une grande partie des projections optimistes sur l'élevage d'insectes reposent sur des études anciennes et à très petite échelle, qui ne sont pas représentatives des conditions industrielles actuelles. L'exemple le plus frappant reste le rapport de la FAO *l'organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, ndlr/* de 2013, qui a été un vrai momentum pour le secteur.

Ce rapport avançait deux promesses majeures : les insectes pourraient produire des protéines plus efficacement que les animaux d'élevage classiques et remplacer la viande ; ils pourraient aussi être nourris avec des déchets et s'intégrer dans une économie circulaire. Or, aucune de ces deux promesses ne s'est concrétisée à large échelle. L'alimentation humaine à base d'insectes reste marginale. La majorité des rares produits vendus sont des snacks, biscuits apéritifs ou barres protéinées, loin du modèle des substituts à la viande comme les steaks.

**Et pourquoi ne parvient-on pas, selon vous, à intégrer les déchets dans une économie circulaire ?**

impacts sur la biodiversité. Enfin, les projections économiques ont souvent été irréalistes. Plusieurs études supposaient par exemple que les insectes pourraient consommer jusqu'à 50 % des déchets organiques à disposition, sans prendre en compte les contraintes logistiques et réglementaires massives que cela implique.

**Un autre acteur du secteur, Innovafeed, semble résister à la crise. Comment l'expliquez-vous ?**

Il est difficile de répondre précisément sans accès aux données inter-



Des larves élevées dans le Jura par

# ALIMENTATION

## Trop gourmands, trop chers, les insectes n'ont pas tenu «leurs promesses»

Avant la tenue à Paris jeudi et vendredi d'un sommet mondial sur la nutrition, et sur fond de difficultés du secteur, l'un des coauteurs d'une étude publiée par le groupe Nature, Corentin Biteau, estime qu'une réévaluation de la filière est nécessaire.



Fabrication de produits pour l'alimentation humaine dans l'usine Ynsect. PHOTO J. VAN GENNIP. LAIF-REA



INTERVIEW

DR



Ynsect, en 2020. L'entreprise est aujourd'hui placée en redressement judiciaire. PHOTO ARNAUD FINISTRE. HANS LUCAS

nes. Déjà, Innovafeed a un modèle de développement différent. Contrairement à Ynsect, ils n'ont pas investi d'emblée dans une gigantesque usine. Mais le timing a également joué un rôle. Innovafeed a indiqué disposer de financements suffisants pour fonctionner jusqu'en 2027. Ils ont aussi reconnu que si la crise d'Ynsect avait éclaté deux ou trois ans plus tôt, cela aurait pu les mettre en difficulté, c'est ce qui semble s'être passé pour Agronutris. Reste à voir s'ils seront véritablement rentables une fois ce délai dépassé, surtout sur un marché aussi difficile que l'alimentation pour animaux d'élevage.

**Qu'en est-il des plus petits acteurs du secteur qui se concentrent sur une partie de la chaîne et confient la phase d'élevage à des agriculteurs locaux ?**

Il existe effectivement plusieurs modèles alternatifs d'élevage d'insectes, ne prenant en charge qu'une partie de la chaîne de production ou se focalisant sur une niche. Ces modèles ont longtemps été dans l'ombre des plus grandes entreprises. Ils présentent sur le papier des éléments intéressants. Par exemple, dans le cas de l'entreprise Invers, il y a des besoins en chauffage bien moindres et la réutilisation de matières déjà disponibles sur place, réduisant ainsi les coûts logistiques. Il sera intéressant de voir ce que cela donne à l'avenir. Cependant, le manque de compétitivité économique reste présent. Par exemple, le président d'Invers a souligné que face à la farine de poisson, il était très difficile d'être compétitif. A moins d'un encadrement réglementaire fort qui rendrait la farine

de poisson plus chère, par exemple en intégrant ses dommages sur les écosystèmes, le coût des insectes reste trop élevé pour rivaliser avec les produits conventionnels.

**Certains acteurs pointent la question de la régulation du marché. Est-ce vraiment un frein à son expansion ?**

Il y a encore quelques années, la régulation constituait un frein majeur, mais plusieurs autorisations ont été accordées par l'Union européenne pour autoriser de nombreuses espèces d'insectes dans l'alimentation humaine et animale. Par exemple, une récente autorisation déposée par Nutri'Earth a permis à la poudre de ver de farine d'être intégrée dans des produits comme des pâtes et des gâteaux le mois dernier.

**Est-ce suffisant ?**

Non, car des freins réglementaires

persistant : l'usage des fertilisants à base d'insectes est limité par des exigences sanitaires, ils doivent être chauffés pour éviter la prolifération de pathogènes, ce qui détériore leur qualité et réduit leurs bénéfices pour les plantes ; il y a également l'interdiction d'utiliser certains types de déchets pour nourrir les insectes, comme les ordures ménagères, pour des raisons sanitaires. Cependant, il semble peu réaliste d'attendre une évolution majeure sur ces points à court terme. Enfin, même dans les pays où la régulation est plus souple, il est très difficile d'avoir une croissance rapide et une composition nutritionnelle stable en nourrissant des insectes avec des déchets. Cela ne résoudrait donc pas tous les problèmes.

**Comment expliquez-vous le soutien public et financier qui a été**

**accordé au secteur de l'élevage d'insectes ?**

La France a fortement soutenu le secteur, à la fois via des financements directs et de la recherche publique. Le montant exact est difficile à estimer, mais plus de 100 millions d'euros ont été investis, probablement bien plus. Plusieurs raisons expliquent cet engouement : l'effet French Tech, le gouvernement a misé sur l'innovation et les start-up, et l'élevage d'insectes cochaît toutes les cases ; on parlait de la nourriture du futur, une promesse très attractive, sur le papier, les insectes semblaient offrir une solution efficace, écologique et innovante ; un discours très optimiste du secteur, qui a mis en avant des avantages environnementaux et économiques qui apparaissent aujourd'hui bien plus difficiles à concrétiser à grande échelle. Cette situation n'est pas unique : d'autres innovations, comme le plastique biodégradable ou les matériaux de construction biosourcés, ont été limitées par la difficulté à remplacer les alternatives au niveau économique. L'élevage d'insectes est confronté aux mêmes réalités : produire de manière économiquement viable reste un défi.

**Quelles sont les perspectives pour les acteurs du secteur ?**

Difficile à dire. La rentabilité reste un enjeu majeur. Aujourd'hui, la majorité du marché de l'insecte porte sur l'alimentation pour animaux de compagnie, car il s'agit d'un segment premium, qui concerne des consommateurs prêts à payer plus, pour des arguments environnementaux ou nutritionnels. Mais cela reste un marché de niche, comme celui des croquettes hypoallergéniques. En parallèle, des initiatives plus locales tentent des modèles différents, en nourrissant les insectes avec des matières organiques réellement difficiles à valoriser autrement. Il faudra voir si ces approches peuvent être viables à long terme. Vu les challenges actuels, il y a des raisons d'être sceptiques.

**On évoque aussi assez peu les potentiels effets climatiques...**

Oui, les arguments environnementaux doivent être réévalués. Une étude indique notamment que les croquettes à base d'insectes émettent entre deux et dix fois plus de gaz à effet de serre que les croquettes classiques. Si ces résultats se confirment, les consommateurs pourraient être réticents à adopter ces produits. Ce qui est certain, c'est qu'il faut revoir le soutien au secteur en s'appuyant sur des évaluations rigoureuses de son véritable impact environnemental et économique. ◀

## DRAWING NOW PARIS

LE SALON DU DESSIN CONTEMPORAIN

71 GALERIES | 300 ARTISTES

27 - 30 MARS 2025  
CARREAU DU TEMPLE

BILLETTERIE EN LIGNE

**Répertoire**

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

**Disquaire achète au meilleur Prix****DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD  
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

**Gros Stocks et Collections****Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles  
Déplacement en France  
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.**Réponse très rapide PAIEMENT CASH****ANTIQUAIRE EXPERT  
EN ARTS ASIATIQUES**

**Achète comptant**  
porcelaines, statues, vases, bouddhas,  
mobiliers, laques, paravents...  
Décorations asiatiques : corail, jade...

**MAISON ALEXANDRA**  
**06 15 02 23 98**  
Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Vous voulez passer  
une annonce dans

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne  
<http://petites-annonces.libération.fr>

**Libération**  
est  
habileté  
pour  
toutes  
vos  
annonces  
légales  
sur les  
départements

75 93 94

de 9h à 18h au  
01 87 39 84 00  
ou par mail  
[legales-libe@teamedia.fr](mailto:legales-libe@teamedia.fr)

Bureau d'Agence : 1 rue de Stockholm - Paris 8<sup>e</sup>

**Achète comptant**  
porcelaines, statues, vases, bouddhas,  
mobiliers, laques, paravents...  
Décorations asiatiques : corail, jade...



**MAISON ALEXANDRA**  
**06 15 02 23 98**

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

**ON DONNE CET  
ESPACE  
POUR RAPPELER  
QUE DONNER DE L'ARGENT  
N'EST PAS LA SEULE FORME DE  
SOLIDARITÉ**



**DECOUVREZ  
TOUTES  
LES FAÇONS  
DE DONNER**

**Libération****ABONNEZ-VOUS DÈS MAINTENANT !**

**Offre intégrale  
34,90€ par mois**

au lieu de 76,60€  
prix de vente  
au numéro

- Le journal papier livré chez vous
- L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Abonnez-vous ici



ou par téléphone  
au 01 55 56 71 40  
du lundi au vendredi  
de 9H à 18H

A découper et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération,  
Service abonnement, 45 Avenue du Général Leclerc,  
60643 CHANTILLY CEDEX. Offre réservée aux particuliers.

**Oui, je m'abonne à l'offre intégrale de Libération**

Mon abonnement intégral comprend la livraison chaque jour de Libération et chaque samedi par portage \* + l'accès au site et à l'application Libération sans publicité + des newsletters exclusives

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

N° \_\_\_\_\_ Rue \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Numéro de téléphone \_\_\_\_\_

E-mail \_\_\_\_\_ @ \_\_\_\_\_

(obligatoire pour profiter des services numériques et accéder à votre espace personnel sur libération.fr)

Date de début souhaitée de l'abonnement \* \_\_\_\_\_

**Règlement par carte bancaire 34,90€ par mois** (au lieu de 76,70€, prix de vente au numéro). Je ne m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment.

\_\_\_\_\_/\_\_\_\_\_/\_\_\_\_\_/\_\_\_\_\_/\_\_\_\_\_/\_\_\_\_\_/\_\_\_\_\_/\_\_\_\_\_/ Expire le \_\_\_\_\_ mois \_\_\_\_\_ année

**Règlement par prélèvement SEPA.** Je m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment

IBAN \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

BIC \_\_\_\_\_

Signature obligatoire :

**Règlement par chèque.** Je paie en une seule fois par chèque de 384€ pour un an d'abonnement (au lieu de 920,40€, prix au numéro).

(1) La date de début d'abonnement peut varier selon le planning de parution ou le délai de réception et de traitement du formulaire d'abonnement. Nous tâcherons de nous rapprocher le plus possible de la date souhaitée.  
Offre pour les particuliers valable jusqu'au 31/12/2025 pour un abonnement en France métropolitaine. La livraison est assurée par un porteur avant 8h dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations requises sont nécessaires à Libération pour la mise en place et la gestion de l'abonnement.  
Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de limitation, d'opposition et de suppression des données que vous avez transmises en adressant un mail à [donnees-personnelles@liberation.fr](mailto:donnees-personnelles@liberation.fr). Pour en savoir plus sur les données personnelles, rendez-vous sur <https://www.libération.fr/cgv/>

## À LA TÉLÉ CE SOIR

**TF1**  
21h10. Grey's Anatomy. Série. Naviguer en eaux troubles. Une chance de survie.  
22h50. Grey's Anatomy : Station 19. Série.

**FRANCE 2**  
21h10. Le combat d'Alice. Téléfilm. Avec Nicolas Gob, Lucy Loste Berset. 22h40. Infrarouge. Documentaire. L'installation.

**FRANCE 3**  
21h05. Des racines & des ailes. Magazine. Passion patrimoine : Les passionnés du littoral - du Bassin d'Arcachon au Nord de la Bretagne. 23h05. La France en beau.

**CANAL+**  
21h10. Zodiac - L'obsession. Documentaire. Épisodes 3 & 4. 22h25. Les pistolets en plastique. Film.

**ARTE**  
21h00. Les beaux jours. Comédie. Avec Patrick Chesnais, Laurent Lafitte. 22h30. Fanny Ardent. Documentaire. Naissance d'une passion.

**M6**  
21h10. Top chef. Jeu. Émission 1 (1 & 2/2). Présenté par Stéphane Rotenberg. 23h40. Objectif Top chef. Jeu. La dernière épreuve.

**FRANCE 4**  
21h00. Véronique Sanson. Concert. Hasta Luego ! (Au Dôme de Paris). 23h10. Bernard Lavilliers « Sous un soleil énorme ». Concert.

**FRANCE 5**  
21h05. La grande librairie. Magazine. Présenté par Augustin Trapenard. 22h40. C ce soir. Magazine.

**PARIS PREMIÈRE**  
21h00. Capitaine Marleau. Série. Brouillard en thalasso. Avec Corinne Masiero, Muriel Robin. 22h50. Capitaine Marleau. Série.

**TMC**  
21h25. Pablo Mira dit des choses contre de l'argent. Spectacle. 23h15. Rosa Burszttein - Rosa. Spectacle.

**W9**  
21h10. Secrets d'actualité. Magazine. Depardieu : la chute. 23h00. Enquêtes criminelles. Magazine.

**TFX**  
21h10. Détox ta maison, 7 jours pour tout ranger. Magazine. Jean-David. 22h55. Détox ta maison, 7 jours pour tout ranger. Magazine.

**CSTAR**  
21h10. The tourist. Thriller. Avec Angelina Jolie, Johnny Depp. 23h05. Bastille Day. Magazine.

### TF1 SÉRIES FILMS

21h05. L'arme fatale 3. Policier. Avec Mel Gibson, Danny Glover. 23h15. L'arme fatale 2. Film.

### 6TER

21h10. Rocky III. Drame. Avec Sylvester Stallone, Talia Shire. 23h00. Kaamelott. Série.

### CHÉRIE 25

21h05. Castle. Série. Cinquante nuances de vengeance. De pieux mensonges. 22h45. Castle. Série.

### L'ÉQUIPE

21h20. Football : Argentine / Brésil. Sport. Qualifications Coupe du monde 2026. 23h15. L'Équipe du Soir. Magazine

### RMC DÉCOUVERTE

21h10. Flic Story. Documentaire. Gendarmerie de Normandie - Épisode 2. 22h30. Flic Story.

### RMC STORY

21h10. Amélie au pays des Bodin's. Comédie. Avec Vincent Dubois, Jean-Christian Fraisinet. 22h45. Mariage chez les Bodin's.

### LCP

20h30. Débatdoc. Documentaire. 9 ans et 9 mois. Présenté par Jean-Pierre Gratien.

21h30. Débatdoc - Le débat. Magazine. 22h00. Sens Public. Magazine.



www.libération.fr  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
tél. : 01 88 47 98 80  
contact@libération.fr

Édité par la SARL  
Libération

SARL au capital  
de 23 243 662 €  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire  
Presse Indépendante SAS

Cogérants  
Dov Alfon,  
Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication  
Dov Alfon

Directeur de la rédaction  
Dov Alfon

Directeur délégué  
de la rédaction  
Paul Quinio

Directrices adjointes  
de la rédaction  
Stéphanie Aubert,  
Hamdam Mostafavi,  
Lauren Provost,  
Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique  
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef  
Michel Beccuembois  
(spéciaux), Laure Bretton,  
Gilles Dhers (pilotes web),  
Christian Losson  
(enquête),  
Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints  
Lilian Alemagna (France),  
Anne-Laure Barret  
(environnement),  
Lionel Charrier (photo),  
Cécile Daumas (L.),  
Sonia Delesalle-Stolper  
(monde), Fabrice Drouzy  
(suppléments),  
Yoann Duval (forums),  
Matthieu Ecoiffier (idées),  
Quentin Girard  
(modes de vie),  
Cédric Mathiot  
(checknews),  
Camélia Paugam (actu),  
Didier Périn (culture)

**ABONNEMENTS**  
Site : abo.libération.fr  
abonnement@libération.fr  
tarif abonnement 1 an  
France métropolitaine : 384€  
tél. : 01 55 56 71 40

**PUBLICITÉ**  
Libé plus  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
publicite@libération.fr

**PETITES ANNONCES & CARNET**  
10, bd de Grenelle  
75015 Paris  
tél. : 01 87 39 80 20  
annonces@teamedia.fr

**IMPRESSION**  
Midi Print (Gallargues),  
POP (La Courneuve),  
Nancy Print (Jarville),  
CILA (Héric)  
Imprimé en France

**ACPM**  
LE TRI + FACILE

Membre de l'ACPM.  
CPPAP : 1125 C 80064.  
ISSN 0335-1793.  
Origine du papier : France  
Taux de fibres recyclées :  
100 % Papier détenteur de  
l'Eco-label européen  
N° FI/37/01

**Indicateur d'eutrophisation :**  
PTot 0.009 kg/t de papier  
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents. Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@libération.fr

## SUDOKU 5508 MOYEN

|   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 2 | 3 |   |   |   | 9 | 1 |
| 8 |   | 9 | 2 |   | 7 |   |
|   |   | 4 |   |   |   |   |
| 7 | 6 |   | 8 | 1 | 5 | 3 |
|   | 3 | 7 | 4 |   |   |   |
| 9 | 3 |   | 4 |   | 8 |   |
|   |   | 5 |   |   | 8 |   |
| 6 |   | 7 | 9 | 3 |   | 4 |
| 7 | 4 |   |   |   | 2 | 6 |



Solutions des grilles précédentes

MOYEN

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3 | 4 | 8 | 7 | 9 | 5 | 6 | 1 | 2 |
| 9 | 5 | 1 | 6 | 4 | 2 | 7 | 8 | 3 |
| 2 | 6 | 7 | 8 | 3 | 1 | 4 | 5 | 9 |
| 8 | 9 | 6 | 4 | 7 | 3 | 5 | 2 | 1 |
| 5 | 3 | 2 | 9 | 1 | 6 | 8 | 7 | 4 |
| 7 | 1 | 4 | 2 | 5 | 8 | 3 | 9 | 6 |
| 6 | 7 | 9 | 1 | 8 | 4 | 2 | 3 | 5 |
| 4 | 8 | 3 | 5 | 2 | 9 | 1 | 6 | 7 |
| 1 | 2 | 5 | 3 | 6 | 7 | 9 | 4 | 8 |

DIFFICILE

|   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|
| 9 | 3 | 2 | 4 | 6 | 5 |
| 8 | 5 |   |   | 9 | 3 |
|   |   |   |   |   |   |
| 6 | 3 | 5 | 8 |   |   |
| 4 | 1 | 9 | 8 | 5 | 7 |
| 8 | 4 | 7 | 9 |   |   |
|   |   | 4 |   |   |   |
| 6 | 7 |   |   | 4 | 9 |
| 5 | 4 | 9 | 7 | 2 | 8 |

Retrouvez les derniers numéros de « Libération »

et nos collectors sur notre boutique

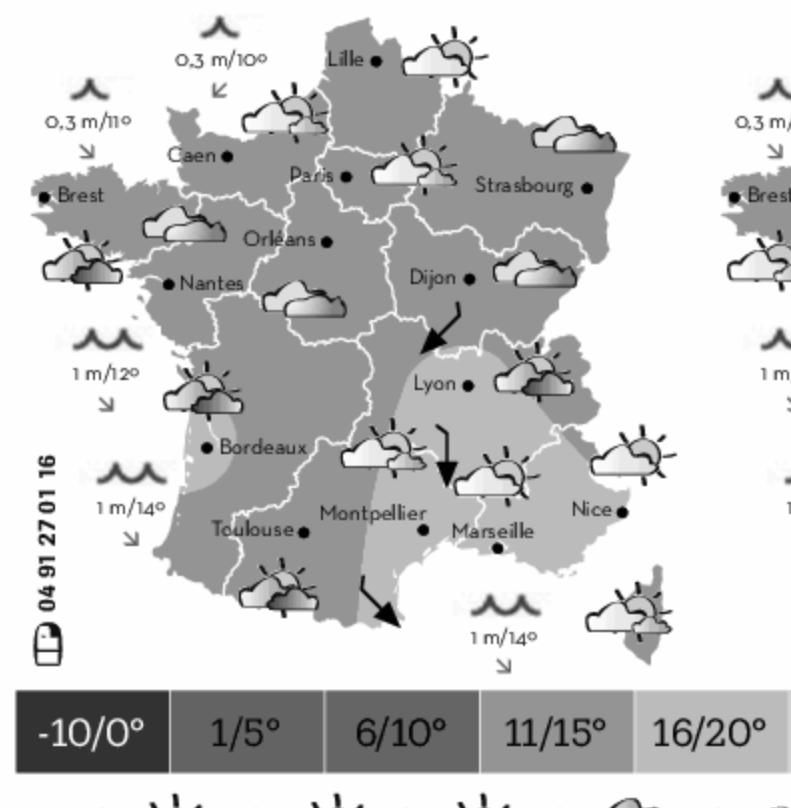


BOUTIQUE.LIBERATION.FR

## MERCREDI 26

Le temps est calme, mais très nuageux ou brumeux sur la majeure partie du pays. Près de la Méditerranée, mistral et tramontane apportent une amélioration.

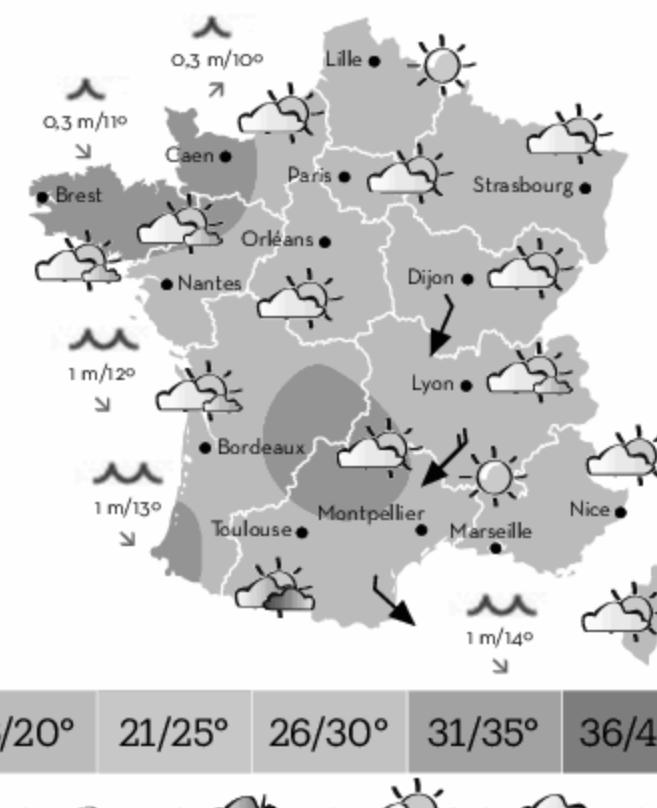
**L'APRÈS-MIDI** C'est un ciel hésitant qui domine entre nombreux passages nuageux du Sud-Ouest aux Alpes avec quelques averses possibles et éclaircies près de la Manche et sur les bords de la Méditerranée.



## JEUDI 27

C'est un temps calme qui s'impose. Il fait frais le matin. Puis, après la dissipation des brumes et des brouillards, les éclaircies devraient facilement dominer sur la plus grande partie du pays, sauf près de la Manche.

**EN SOIRÉE** Le temps reste calme. Brumes et brouillards auront tendance à se multiplier au fil de la nuit du nord au centre du pays.



## FRANCE

|            | MIN | MAX |
|------------|-----|-----|
| Lille      | 8   | 14  |
| Caen       | 9   | 15  |
| Brest      | 10  | 15  |
| Nantes     | 6   | 16  |
| Paris      | 8   | 15  |
| Strasbourg | 8   | 12  |
| Dijon      | 8   | 14  |

|      | MIN | MAX |
|------|-----|-----|
| Lyon | 7   | 1   |

# IDÉES /

## Poutine-Trump : les tyrans en télétravail

**En Ukraine et à Gaza, ils seraient en train de négocier un cessez-le-feu. Ils en discutent au téléphone, pas la peine de se rencontrer. Retour du téléphone rouge de la guerre froide. La mise en scène suffit largement, l'important est de créer la fiction d'une négociation.**

« Tout art de la guerre repose sur la duperie », écrit Sun Tzu dans son célèbre livre *l'Art de la guerre*. Selon le stratège chinois, la puissance des armes comptait moins pour gagner les batailles que la ruse, l'action psychologique, l'effet de surprise. C'est devenu un axiome de tous les traités de stratégie militaire. Les batailles se gagnent à la dissimulation plutôt qu'à l'exhibition de la force. Les campagnes de désinformation remplacent les grandes manœuvres d'intimidation. Des tenues de camouflage aux maquillages des visages, des couches de branchages jusqu'aux armées fantômes en caoutchouc gonflable des Britanniques et des Américains pendant la Seconde Guerre mondiale, les techniques de CCD – «camouflage, concealment and deception» – n'ont pas cessé de se perfectionner au XX<sup>e</sup> siècle. Les satellites d'observation, les réseaux de radars, les flottes de drones d'observation ont transformé la perception du théâtre des opérations. La technique remplace le courage et l'intelligence artificielle supplée la ruse dans les guerres modernes. La désinformation étend son domaine de la conduite des opérations jusqu'aux négociations de paix. La duperie, chère à Sun Tzu, transforme la nature même de la guerre. Les objectifs militaires loin de se limiter aux cibles

qui apportent une contribution effective à l'action militaire sont étendus à tout le territoire et à toute la population. Les notions de front et d'arrière, de cibles civiles et militaires, de guerre déclarée et d'opérations antiterroristes s'effacent au profit d'une guerre totale qui n'a d'autre but que l'extermination de l'adversaire, la pulvérisation du territoire. Il ne s'agit plus de prendre le contrôle d'un territoire, mais d'y rendre toute vie impossible et d'en chasser ses occupants.

**Kafka.** La duperie dans ces négociations ne consiste pas à tromper l'adversaire, mais à créer la fiction d'une négociation. Poutine et Trump seraient en train de négocier un cessez-le-feu. Ils en discutent au téléphone. Télétravail des tyrans qui ne prennent même pas la peine de se rencontrer. La mise en scène de la négociation suffit largement. D'où l'abondance des visuels des deux chefs d'Etats pendus au téléphone comme si le smartphone n'avait pas encore été inventé. Retour du téléphone rouge de la guerre froide, objet transactionnel par excellence permettant aux citoyens des deux blocs de projeter leur peur de l'apocalypse nucléaire sur autre chose que sur eux-mêmes. Ultime recours de la dissuasion. Kafka voyait dans l'invention du téléphone l'instrument du triomphe des relations fantomatiques entre les hommes. Dans *le Château*, c'est par un appel téléphonique que commence la mystification de l'arpenteur K., nommé mais sans mandat. Convoqué mais pas embauché. Ainsi du cessez-le-feu, annoncé et différé, proclamé et nié à la fois.

A l'issue d'une conversation téléphonique qui a duré plus de deux heures Poutine a exigé le désarmement total de l'Ukraine, une reddition unilatérale, comme condition préalable à un cessez-le-feu. Un paradoxe que Nétanyahou a formulé sans ambages après avoir rompu la trêve et bombardé Gaza : «Les négociations se feront désormais "sous le feu".» Trump et ses alliés inaugurent ainsi un nouvel oxymore diplomatique qu'on pourrait qualifier de «cessez-sous-le-feu». Comment pourrait-il en être autrement ? Les Etats-Unis ne sont pas en guerre avec la Russie. Leur différend, si différent il y a, ne concerne donc pas le partage des territoires. Trump ayant déjà accédé aux revendications russes contre espèces sonnantes et trébuchantes – ici, quelques



Devant l'ambassade des Etats-Unis, à Kyiv, le 8 mars. VALENTYN OGIRENKO. REUTERS

terres rares, là, une centrale nucléaire, mais il s'agit plus de rapines que de réparations de guerre. L'enjeu de ces négociations est ailleurs, il oppose deux régimes de signes, deux formes de leadership. Trump et Poutine, tous les deux septuagénaires, se distinguent par l'âge de leur culture politique. A travers eux, deux époques se regardent incrédules, deux mondes dont l'affrontement reste indécidable.

**KGB.** Logique des blocs contre énergétique du clash. Poutine appartient à la géopolitique du XX<sup>e</sup> siècle, le royaume du secret, du retrait et du retardement. Trump à celle du XXI<sup>e</sup> siècle, de l'inflation verbale, des vidéos chocs, de l'accélération et de l'occupation permanente de l'attention. L'un pèse ses mots. L'autre les jette à la face du monde. L'un temporise, l'autre accélère. L'un crée l'attente, l'autre la comble.

Poutine au pouvoir depuis 1999 appartient à l'ancien monde, celui de la dissuasion nucléaire. C'est l'homme du KGB, coulé dans la logique de la guerre froide, rugueux et minéral. C'est un personnage à la John le Carré. Son leadership relève de la théâtralité du pouvoir solitaire et dis-

tant (sa longue table). La scénographie de ses apparitions se veut martiale, un théâtre de marbre où des ombres circulent sous de hauts plafonds. Il contrôle le temps, est avare de déclarations.

Trump au contraire vit dans une «téléprésence» de tous les instants, il entretient sa popularité à la réverbération numérique et télévisuelle de son image. Trump est un agent de la télé-réalité tapageuse et des réseaux sociaux. Nul secret dans les négociations. Son arme de pointe, c'est le smartphone, le théâtre des opérations pour lui, ce sont les réseaux sociaux. Son leadership s'exerce par des coups d'éclat. Dans sa conduite des négociations pour un cessez-le-feu, il alterne les cajoleries et les menaces, les déclarations triomphalistes et les intimidations simulées. Son cynisme repose sur le jeu de dupes de la dérision et de la dramatisation.

Poutine poursuit une guerre d'occupation, Trump vise l'occupation des esprits. L'un est dans la dissuasion, l'autre dans la simulation. D'un côté Clausewitz, de l'autre TikTok. La guerre en Ukraine n'a pas seulement bouleversé l'ordre du monde instauré à Yalta, elle a imposé un nouveau théâtre du leadership. ◀

Par  
**CHRISTIAN SALMON**



Ecrivain

DR

# Aéroport de Beauvais : stop à l'expansion qui pourrit le climat et notre santé

Le trafic explose dans ce qui est devenu l'une des principales plateformes de la compagnie Ryanair, une situation incompatible avec les engagements climatiques de l'Etat. Des associations ont saisi la justice.

Par  
**UN COLLECTIF D'ASSOCIATIONS, D'ONG, DE SCIENTIFIQUES ET D'ÉLUS**

**Parmi les signataires :**  
**Valérie Masson-Delmotte**  
 Chercheuse en sciences du climat  
**Marine Tondelier**  
 Secrétaire nationale Les Ecologistes, conseillère régionale des Hauts-de-France  
**Céline Guivarch** Ecole des Ponts ParisTech, co-autrice du 6<sup>e</sup> rapport du Giec (Groupe 3)  
**Karima Delli**  
 Conseillère régionale Les Ecologistes des Hauts-de-France  
**Diane Strauss**  
 Transport et Environnement France  
**Alexis Chailloux**  
 Réseau Action Climat  
**Charlène Fleury** Rester sur Terre  
**Xavier Capet** CNRS, océanographe  
**Alexandre Ouizille** Sénateur PS de l'Oise  
**Benjamin Lucas**  
 Député Génération.s des Yvelines. **Liste complète sur Libération.fr**

**L**'accord de Paris de 2015, traité international juridiquement contraignant pour les Etats, fixe un cap clair : maintenir «*l'augmentation de la température moyenne mondiale bien en dessous de 2°C au-dessus des niveaux préindustriels*» et poursuivre les efforts «*pour limiter l'augmentation de la température à 1,5°C au-dessus des niveaux préindustriels*». Pour y parvenir, les émissions mondiales de gaz à effet de serre doivent baisser drastiquement d'ici à 2030 – d'environ 40%.

**L'arme du droit.** C'est la raison pour laquelle plusieurs associations viennent d'entreprendre une action en justice à Beauvais, où l'aéroport n'a cessé de croître pour devenir l'une des principales plateformes de la compagnie low-cost Ryanair. Cette action en justice est la première, en France, à articuler les volets santé (pollution sonore, pollution de l'air) et climat (émissions de gaz à effet de serre) pour exiger l'annulation du contrat de concession aéroportuaire récemment délivré à la société Bellova pour une durée de trente ans, qui prévoit une forte hausse de l'activité de l'aéroport. Loin d'être isolée, cette action en justice est l'indice d'un mouvement de fond : les citoyens et les associations mobilisent de plus en plus «l'arme du droit» pour faire apparaître l'incompatibilité de ces projets avec les engagements pris par l'Etat à l'égard de ses propres citoyens et des autres Etats-nations. L'imbrication toujours plus étroite des volets santé et climat est l'indice d'une aspiration forte et partagée de la population française à une meilleure qualité de vie. A Beauvais comme ailleurs, il ne s'agit donc pas, pour les associations, de prôner l'immobilisme – mais de rappeler que les citoyens de notre pays peuvent légitimement attendre de l'Etat qu'il les protège plus efficacement, et qu'à ce titre ils sont fondés à exiger un minimum de cohérence dans l'action publique environnementale.

Car à l'échelle municipale, départementale, régionale, les instances décisionnaires sont loin d'être à la hauteur des enjeux. Les béances sont même flagrantes : à Beauvais, le contrat de concession prévoit ainsi à court terme une hausse très significative du trafic aérien (+ 85 % entre 2019 et 2030) et un doublement d'ici à 2050, au mépris de la santé des riverains et des engagements climatiques de la France. Par application de l'accord de Paris, le législateur s'est fixé un objectif intermédiaire de réduction des émissions de GES à l'horizon 2030, dont le Conseil d'Etat a reconnu le caractère contraignant. Mais sur le terrain, une certaine légèreté continue de prévaloir : se soustrayant à tout véritable débat contradictoire sur les enjeux climat-environnement, le syndicat de gestion de l'aéroport communiqué sur des mesures cosmétiques (panneaux photovoltaïques sur ses toits des terminaux,

ruches au bout des pistes, etc.), et feint d'ignorer l'éléphant dans la pièce : les émissions liées à la combustion du kérosène en vol, qui représentent plus de 90 % de l'impact du transport aérien et qui augmenteront à proportion du trafic. Entre les objectifs nationaux et les projets locaux, la déconnexion est donc totale.

**Court-termisme.** A Beauvais comme dans d'autres villes, c'est donc une même fuite en avant que l'on observe : des élus cèdent aux compagnies low-cost et se lancent dans des projets d'agrandissement, dans l'espoir de créer quelques emplois et de rester dans la course à l'attractivité des territoires. Dans les zones surveillées, pourtant, les collectifs de riverains sont toujours plus nombreux à se mobiliser, et à rappeler – études scientifiques à l'appui – que la pollution de l'air et des nuisances sonores ont des effets très nocifs sur leur santé. Mais les

verrous de la politique locale semblent difficiles à desserrer. Il apparaît aujourd'hui essentiel de rompre avec ce court-termisme, qui nous pousse plus loin dans l'impasse de la dépendance aux énergies fossiles. La seule façon d'atteindre les objectifs (vitaux) que la France s'est fixée est de décliner ceux-ci de manière claire au niveau régional et local. Dans l'état actuel, leur réalisation semble illusoire. Ce sont donc les mobilisations citoyennes, se substituant aux manquements de l'Etat, qui endosseront la responsabilité de défendre l'intérêt général. En ce sens, l'action juridique entamée par des citoyens à Beauvais peut ouvrir la voie. L'enjeu n'est pas des moindres : il s'agit de donner un nouvel élan à l'idéal d'égalité républicaine – en arrimant cette fois-ci plus fermement au respect de la santé humaine et à la prise en compte des limites planétaires. Le début d'un virage ?

SIGNÉ COCO



# ALBERT SERRA

## «La corrida est un espace de déchaînement de la fatalité»



Le réalisateur du documentaire «Tardes de Soledad» revient sur l'équilibre dont il a dû faire preuve pour traiter ce rituel violent et sacrificiel à travers le portrait d'un torero. Un film qui lui a donné accès au milieu ultrafermé de la tauromachie.

Recueilli par  
**LUC CHESEL**

**U**n film sur la solitude», commence-t-il comme pour conclure, avant qu'on lui pose la première question. Plus tard, pour expliquer une image, il mimera une figure de matador en faisant jouer au critique, doigts pointés sur le front, le rôle du taureau. C'est que le Catalan Albert Serra, le plus contemporain des grands anachroniques, maître de l'antimaîtrise, a fait, avec *Tardes de Soledad*, en guise de nouveau film après l'inouï *Pacification* (2022), un documentaire sur la corrida, tourné dans les quelques grandes arènes espagnoles où elle est encore autorisée. A moins qu'il ne s'agisse d'un film sur le cinéma: pour ou contre? Sa seule morale, ou sa méthode, est de ne pas faire les choses à moitié.

### Quelle est l'origine de ce projet?

Il y a longtemps, un ami du master de documentaire créatif de l'université Pompeu-Fabra de Barcelone m'a proposé de mettre des moyens à ma disposition pour un documen-

taire. Pendant des années, je répondais que je n'avais pas de sujet. Le documentaire, ce n'est pas mon truc, parce que j'aime la direction d'acteur. Je suis admirateur de grands documentaristes comme Frederick Wiseman, et des cinéastes chinois qui se mettent dans des situations compliquées, Wang Bing, Zhao Liang. Un jour, je me suis rendu compte que la corrida serait le seul sujet qui produirait des images assez fortes, et sur lequel j'aurais le minimum de connaissance nécessaire. On n'avait jamais fait un bon film sur ça. Et on ne pouvait pas le faire en fiction. Je savais que le dispositif serait adapté à ma sensibilité et à ma méthode, beaucoup d'heures de rushes, trois ou quatre caméras. C'est un sujet controversé, un rituel violent, sacrificiel, atavique, au cœur de nos sociétés. On n'a jamais eu cet accès-là à un torero avant ce film. Andrés Roca Rey m'a donné accès à des endroits où ses parents n'étaient jamais entrés.



INTERVIEW

### Pourquoi et comment vous a-t-il donné un tel accès?

Ça, je ne comprends pas. Son imprésario a organisé une petite rencontre. Je voulais le voir pour savoir si j'avais envie de le filmer. Il était comme dans le film, silencieux, calme. La vie du torero dépend de rester alerte, observer, ne pas trop réagir. Il y avait en lui cette poésie de l'écoute, et de l'introspection. Et il est moderne, il est sur Instagram, c'est une star au cœur d'une activité archaïque. Tout son entourage, la cuadrilla, a des visages très usés, marqués par la tension ou parce que c'est la tradition d'avoir ces gueules-là. Lui non, il a un visage d'ange. Manny Farber [peintre et critique de cinéma, ndlr] disait que le choix de l'acteur principal devait toujours être un peu incohérent avec le sujet pour que ce soit intéressant. Bref, il a dit oui, sans qu'on ait beaucoup parlé. Et on n'a jamais parlé plus. Dans la chambre, il faisait un signe et on entrait. Dans les trajets en voiture, il n'y a personne derrière la caméra, qui était fixée devant lui. Dans l'arène, on était très loin. La seule fois où on s'est parlé, c'est quand il a vu une version de montage, pas finie, sans le son, où il s'est plaint de beaucoup de choses. Il s'est senti trahi.

### Vous pensez l'avoir trahi?

Oui, s'il se retrouve avec un film dont il ne voulait pas. Mais d'un point de vue strictement moral, entre personnes, le mieux que je puisse lui donner en échange de ce qu'il m'a donné, c'est le meilleur film possible. Si je lui offre un film qui lui plaît plus, mais moins

bon que je ne suis capable de faire, est-ce que je ne le trahis pas encore plus? Il y a une morale de la trahison. On a ajusté certains détails, mais on ne pouvait pas accéder à tout ce qu'il voulait et qui était absurde du point de vue du cinéma. Il était obsédé par son image, et le narcissisme est un des sujets du film. Mais aussi par la peur qu'il y ait trop de violence, ce qui est ironique. Ça allait donner des arguments à ceux qui sont contre la corrida. Evidemment, de mon côté je faisais très attention à tout ça, à la question de la violence contre l'animal et à tout le reste, précisément parce que je voulais équilibrer tous les éléments dans le film. C'était la seule chance pour que quelque chose apparaisse.

### Cet équilibrage se fait au montage?

On a monté le film avec le directeur de la photographie, Artur Tort Pujol. Pour moi, c'est le futur. Un chef op qui ne fait pas aussi le montage, ça n'a plus de sens pour le cinéma contemporain. Toute cette histoire de «faire la lumière», c'est fini. Les couleurs aussi, ça se fait en post-production. Le cinéma de la représentation est devenu obsolète. Il faut penser l'image d'une autre façon. Parce qu'avec les moyens techniques d'aujourd'hui, on capte des choses qui sont très ambivalentes. Donc ça devient un seul et même travail de décider de ce qu'il faut cadrer et de choisir ce qu'il faut mettre dans le film. Dans l'arène, comme tout était chaotique et tendu, il fallait créer les images en direct, inventer leur intensité sur le moment. C'est déjà un travail de jugement des images. On n'avait pas les bons angles, réservés aux chaînes qui payent pour faire la retransmission en direct. Mais depuis là-haut, en



**Andrés Roca Rey, l'un des plus grands matadors de la tauromachie actuelle.**

PHOTO DULAC  
DISTRIBUTION

plongée, dans certains plans on ne voit que le sable, le torero et le taureau. Ça crée une image hors du temps, une sensation de la chose elle-même. Ou bien le regard caméra du taureau, quand par hasard il était dans l'axe de la caméra et immobile, en train de regarder droit vers nous, c'est une image forte. Le taureau devient sujet, et il y a une mélancolie extrême, il est le seul à ne pas savoir qu'il va mourir. **Le point de vue général n'est ni dans l'empathie avec l'animal ni dans la jouissance du spectacle. C'est plutôt en cherchant l'épuisement, la répétition, que le film laisse libre d'éprouver et de penser la violence.**

La corrida est un rituel qui est par définition formel. Même s'il y a de la cruauté réelle, la répétition millénaire de la chose en fait une allégorie. Il n'y a pas vraiment de contenu à ce spectacle, seulement une forme par laquelle on pénètre dans un autre temps. Les gens s'ennuient dans les arènes à attendre la «magie», que se produise l'harmonie entre les gestes du torero et la force du taureau. Alors se joue la rencontre, profondément inégale, faite de domination, mais quand même tendue, incertaine sur le moment, entre la condition animale et la condition humaine. C'est un espace de déchaînement de la fatalité, un accès à quelque chose comme le destin. Tous mes films abordent l'inégalité, la hiérarchie, les rapports de pouvoir. Le rapport entre l'injustice et la beauté, ça me semble une bonne formule de départ pour un film.

**L'entourage du torero dit des choses incroyables de vulgarité et de violence.**

C'était une surprise extraordinaire de décou-

vrir au montage ce que les micros sans fil avaient enregistré. Ces paroles des assistants pendant les corridas, c'est de la poésie populaire. Un langage allégorique, mêlé à la vulgarité machiste et aux insultes contre l'animal, qu'ils traitent de «*criminel*», ce qui est fou. Le monde de la tauromachie est très fermé parce qu'il est contesté depuis toujours. Des poètes comme Luis Cernuda étaient anticorrida, même Goya qui a peint beaucoup de tauromachies était contre. Cette fermeture sur le réel a conservé des éléments anciens, qui relèvent du pittoresque. Ça rend le film plus intéressant, mêlé, perturbant. Ça l'éloigne du dispositif pour le rapprocher du cinéma. **C'est un sujet de société chargé, non résolu en Espagne et au-delà. Comment le film intervient dans ce contexte ?**

Le film est bien accueilli, il n'y a pas de polémique. De toute façon, je déteste la provocation. Houellebecq définit la provocation comme le fait d'interpréter la réalité dans son propre intérêt, de cacher des choses à son avantage ou à celui de ce qu'on veut prouver. Ça ne m'intéresse pas. Je veux tout mettre dans le film. Je me permets certains choix qui relèvent de mon arbitraire d'artiste, de ce qui me plaît plastiquement ou que je trouve original, inattendu. Mais je ne suis pas dans la provocation. Après tout, c'est un film formaliste et très froid, une réflexion sur le cinéma, son rapport à la brutalité du monde. Les questions que je m'y pose sont d'ordre formel. Moi je ne cherche rien, je n'ai rien à dire. La matière première, c'est une captation tautologique de la réalité, que je n'essaye pas de contrôler. La contradiction est à l'intérieur de l'image. ◀

# CINÉMA /

## «Tardes de Soledad» sous le signe du torero

Après son fascinant «*Pacificion*», Albert Serra dresse le portrait d'une figure de la corrida au virilisme douteux dans un beau documentaire entre séquences inédites en coulisses et numéros dans l'arène.

**I**l aura fallu à Albert Serra trois ans, après la sortie acclamée de *Pacificion*, pour émerger des ténèbres polynésiennes dans lesquels s'ourdisait un nébuleux complot. En basculant du côté du documentaire – son premier –, Serra troque la moiteur de Tahiti pour l'aridité des arènes de corrida et le costume blanc de Benoît Magimel pour ceux, brodés de fils d'or, d'Andrés Roca Rey, l'une des grandes stars contemporaines de la tauromachie. A priori, le jour et la nuit; si ce n'est que les deux films, fidèles à l'esprit de leur auteur, cultivent une même fascination hypnotique.

**Hourras.** *Tardes de Soledad* procède pour en alternant, selon une boucle quasi invariante durant les deux heures du film, des séquences en coulisses et des numéros dans l'arène aboutissant systématiquement à l'agonie d'un taureau dans le sable ocre. Habillage, trajet en voiture, entrée en scène du matador, ballet avec l'animal, coup de grâce, hourras de la foule, retour sur la banquette arrière. Délié de toute intrigue de fiction, Serra radicalise la construction cyclique déjà à l'œuvre dans ses précédents films, réitérant d'un bout à l'autre les mêmes plans sur Roca Rey qui se tortille devant la bête, ou sur son visage mutique dans le van qui transporte l'équipe de toreros. De la première joute émane une tension prodigieuse : un coup de corne inattendu fait quasiment l'effet d'un *jump scare*. Puis les séquences spectaculaires s'accumulent jusqu'à provoquer une forme d'accoutumance. Se dévoient alors, derrière le suspense initial, les contours d'un «film à dispositif», expérience passionnante quoique plus limitée et moins vertigineuse que celle de *Pacificion*.

Que devient donc la corrida passée dans cette machine Serra ? Peu ou prou, un petit théâtre chaotique où s'agitent les hommes et ruent les

bêtes. On l'observe d'un œil tantôt inquiet (le film ne cache rien des sévices subis par les taureaux), tantôt narquois face aux hourras de la foule, qui loue abusivement ce qui n'est plus, à nos yeux, qu'un macabre rodéo parmi d'autres. La geste cérémoniale de la corrida se dissipe rapidement. A la place, on ne trouvera plus qu'un bête concours phallique (qui, de l'homme ou de son adversaire, va empaler l'autre?) où le matador exhibe au bovin son entrejambe – et, à en croire un spectateur zélate qui s'exprime dans le film, ses «couilles plus grosses que l'arène» – avant de le perforer de son épée.

**Moues.** Tout au long des joutes, Serra refuse un plan large qui correspondrait à la perception des spectateurs dans les gradins – presque totalement absents du film – et ferait droit à la mise en scène habituelle de la corrida. *Tardes de Soledad* se resserre sur Roca Rey, mal-aimable matador aux moues bestiales et postures outrées, dont le film expose le quotidien sordide et répétitif. Roca Rey tentera sans succès de se soustraire à ce regard inquisiteur (notamment en essayant d'éteindre un éclairage braqué sur lui dans le van). Mais le cinéaste ne lâche pas sa proie, devenu, en somme, le torero du torero. Serra signe-t-il pour autant un film anticorrida ? On aurait tôt fait de lire dans les quelques plans qui montrent les taureaux la langue pendante, les plaies béantes ou les yeux révulsés au pied du tyran toréador une attaque en règle de cette institution fondée sur la cruauté. Mais *Tardes de Soledad*, bel objet retors, est ailleurs : si Serra réussit l'exploit de ne pas «jouer le jeu» de la corrida, c'est qu'il ne la filme pas tout à fait – esquivant par la même toute possibilité de dénonciation – et l'utilise plutôt comme canevas d'un portrait de mâle au virilisme douteux. Comme les aristocrates décadents de *Liberté* (2019), réduits à des jeux sadiques au fond des bois pour retrouver brièvement l'excitation, le matador s'adonne bis repetita à la même croisade masturbatoire et orgueilleuse. En évacuant le public et la mythologie, Serra laisse à nu ce performeur grimaçant : la «solitude» (*soledad*), c'est bien la sienne.

**CLÉMENT COLLIAUX**

**TARDÉS DE SOLEDAD** d'ALBERT SERRA, 2h05.



Outsider discret, étranger à la crânerie virile de son milieu, Fabio (Julien Ernwein) ignore tout du monde codifié où il atterrit. PHOTO AD VITAM DISTRIBUTION

# «Je le jure» fait feu de toute loi

Cas d'école de film entaché par une accusation de violence sexuelle sur le tournage, le long métrage sort finalement en salles ce mercredi. Suivant avec prévenance le procès d'un pyromane du point de vue d'un juré d'assises, Samuel Theis finit par être entouré trop de sujets.

**D**e Justine Triet à Alice Diop, de Cédric Kahn à Samuel Theis, on ne compte plus les films de procès ces dernières années. Théâtres froids de la procédure et odyssée grise de la morale, ils nous racontent de quoi les obsessions du présent sont faites : soif de réparation, ère du soupçon, brûlure du doute, aporie de la vérité, impossible mise à plat des faits, rien que les faits, car les êtres y résistent, ils sont en volume. Et l'on y voit de plus en plus mal à vouloir éclairer tous leurs recoins.

**Idylle secrète.** Samuel Theis retourne ici filmer sa Lorraine natale, territoires de l'industrie désaffectée, où un ouvrier de recyclerie sans perspectives est tiré au sort comme juré d'assises. Outsider discret, étranger à la crânerie virile de son milieu, Fabio ignore tout du monde codifié où il atterrit. Il devra juger du sort en appel d'un pyromane déjà condamné pour homicide involontaire, jeune homme à problèmes dont la culpabilité ne fait pas mystère. L'intéressant parti pris de *Je le*

*jure* est de déplacer le suspense ailleurs, car le doute porte sur la capacité ou non de l'accusé à «s'améliorer». Autrement dit, tirer profit de l'éventuelle clémence de la peine, dans un système présenté comme défectueux d'avance puisqu'il réprime plus qu'il ne réhabilite, pénalise structurellement les plus pauvres, et parmi ceux-là, les moins blancs.

La violence sourde du jugement entre déclassés est l'un des axes du film qui s'abstient d'en faire un motif trop strident. Un peu à l'image de tout ce qu'il entend développer, entrelaçant les paramètres sociaux et humains avec la complexité comme scrupule et finalement, comme handicap. Il y a beaucoup à dire (la pyromanie! on passerait bien deux heures sur le sujet) et *Je le jure* ne dépasse jamais vraiment cette fonction de pure exposition. Elle finit surtout par occuper la place laissée libre par son héros taiseux, qui n'existe qu'en pointillé, en plus d'être redoublée par la pédagogie de la présidente jouée par Marina Foïs.

Qui juge? Une dizaine de citoyens ni pires ni meilleurs que vous, qu'on croirait choisis pour exercer un privilège de dieux sous les hauts plafonds du palais de justice. Cette folie-là suffirait à faire un film et rien n'est laissé au hasard puisque ces individus inégaux dans leur maîtrise des codes, dont les routes n'auraient jamais dû se croiser, sont judicieusement joués par des acteurs professionnels (Louise Bourgoin, Micha Lescot...) et «non-professionnels» castés dans la région (Julien Ernwein, farouche en douceur, l'impeccablement opaque Souleymane Cissé, Marie Masala, fragilité et charme hyper touchant...)

Avec tout ça, on oublie de mentionner le plus bel à côté de l'intrigue : l'idylle secrète entre Fabio et une femme à la retraite, de vingt ans son aînée, dont le film ne sait pas trop quoi faire après sa mise en place délicate. Du coup, nous non plus, et c'est dommage.

**Amère coïncidence.** Mieux prendre en compte la dénonciation des violences sexuelles dans l'industrie, préserver les intérêts (coûteux) des films entachés par ces affaires, prendre soin de la parole des plaignants, sans bafouer la présomption d'innocence. L'équation donne des migraines au cinéma français, et le film de Samuel Theis en salles ce mercredi aura fait figure de cas d'école inédit. «Après un signalement de VSS mettant en cause le réalisateur sur le tournage, le film fait l'objet d'un accompagnement particulier de la part d'Ad Vitam», précise une note du distributeur dans le kit presse, optant pour la transparence à la place de l'habituel silence embarrassé. Visé par une plainte pour viol par un technicien sur le tournage du film en juillet 2023, le cinéaste de 45 ans (*Party Girl, Petite Nature*, plus récemment identifié comme l'interprète du mari dans *Anatomie d'une chute* de Justine Triet), qui conteste l'accusation, a été placé sous le statut de témoin assisté faute d'éléments probants pour une mise en examen.

Comme l'avait relaté *Libération* en janvier, la gestion de la crise par la productrice engagée Caroline Bonmarchand, membre du collectif féministe 50/50, avait donné lieu à un protocole jamais vu pour terminer le tournage, en

confinant Theis dans une pièce à part pour diriger son équipe à distance. Une tentative de séparation autant que de compromis entre l'œuvre et l'artiste donc, qui «a souhaité, en accord avec la distribution et la production, se mettre en retrait de la promotion du film». La profession trouvera-t-elle ici le mode d'emploi désespérément recherché pour gérer des cas similaires? «*Film abîmé*» est l'expression en vigueur pour désigner ces œuvres réputées difficiles à programmer – si l'on peut douter de l'écho rencontré par cette affaire précise auprès du grand public, *Je le jure* n'a finalement pas postulé à Cannes ni à Venise et ferait l'objet d'une sortie plus modeste que prévu. L'amère coïncidence, évidemment, est que le film porte sur la justice, le dilemme entre corriger et punir, bannir (cancel?) ou réintégrer. Créditée au générique comme consultante pour l'écriture des séquences judiciaires, l'avocate Marie Dosé, connue pour assurer la défense de plusieurs hommes accusés de violences sexuelles, ne s'attendait sûrement pas à devenir sur le tas le conseil de Samuel Theis. Quant à la présence au casting, dans un rôle fugace d'expert psychiatre, de Serge Bozon (visé selon *Télérama* par quatre plaintes pour viol entre 2022 et 2024, dont trois classées, sans rapport aucun avec le tournage de *Je le jure*), elle achève de faire du film une déconcertante métabolisation de l'agitation qui règne à l'extérieur.

SANDRA ONANA

**JE LE JURE** de SAMUEL THEIS avec Julien Ernwein, Marie Masala, Marina Foïs... 1h50.

# CINÉMA /

## «Aimer perdre», pari à tout prix

**Plus belge que les films belges, le deuxième long métrage délirant des frères Guit est un portrait grotesque et pas idiot d'une clochard à Bruxelles obnubilée par l'argent qu'elle n'a pas.**

**L**es Guit sont deux frères et c'est leur deuxième film. Ils offrent la particularité d'être des Parisiens immigrés en Belgique. Bruxelles est devenu leur terrain de jeu, ce sont de vilains garnements. Or comme beaucoup d'immigrés – ça ne se dit pas assez – ils ont eu tôt fait d'endosser la culture du pays d'élection mieux que les autochtones. *Aimer perdre*, après *Fils de plouc*, est plus belge que les films belges, esprit de farce au carré, BD à la ligne pas très claire. Même les deux comédiens qu'on y reconnaît, Catherine Ringer – qui en robe de chambre mo-hair n'a pas volé son nom contracté en génie «*cringe*» –, et Melvil Poupaud – qui semble enfin jouer dans le *Mocky* qu'il n'a



Pour aimer perdre, il faut avoir un beau nom de clochard : Armande Pigeon. PHOTO UFO DISTRIBUTION

pas fait –, ont l'air plus belges qu'une Yolande Moreau ou un Benoît Poelvoorde. Le titre est le seul programme du film, et se suffit : *Aimer perdre*. Mais problème, pour aimer perdre, il faut aimer jouer. Il faut avoir un beau nom de clochard aussi : Armande Pigeon. Lancer

des paris et faire les martingales les plus tarées, squatter où elle peut et se faire jeter de partout, sorte de Mimi Cracra qui a atteint l'âge adulte, créature lamentable qui tient à moitié de Bretécher et de Tanxxx, et qui galère, vulgaire, déjantée, débile légère, uniquement obnubilée par l'idée

fixe de l'argent qu'elle n'a pas. Le film n'est ni fait ni à faire, ne le veut pas, pénible et super. Entre filmage GoPro déformant, ou au portable dégueu à l'optique grasse de doigts encore dans le donut qu'Armande avale en passant un casting, montage à toute berzingue ventre à terre, *Aimer*

*perdre* a l'ambition d'être l'adaptation du *Joueur* par un épisode de *Striptease*. Le récit suit les humeurs (pus et sang menstrual compris) d'êtres affreux sales et pas méchants, de têtes à claques. La dérive au délire achevé, relatait dans un style épileptique la galère de sa contre-héroïne, figure irrécupérable à un point plus atteint depuis Divine chez John Waters, dans cette pochade où rien ne sacrifie à la beauté, à quelque chose d'un pathétique sans pitie : prend forme le portrait grotesque et pas idiot d'une vie de clochard, d'une femme à la rue, d'une SDF enfin, telle qu'on n'en voit jamais au cinéma. A côté, *Sans toit ni loi*, c'est très propre. On peut comparer notre hilarité incrédule à la joie d'écouter le tube d'*Astérotypie*, groupe post-punk de Bourg-la-Reine (Hauts-de-Seine) : *Aucun mec ne ressemble à Brad Pitt dans la Drôme*. Bon, à Bruxelles non plus.

**CAMILLE NEVERS**

**AIMER PERDRE** de HARPO ET LENNY GUIT, avec María Cavalier-Bazan, Axel Perin... 1h 26.

## «Les Contes de Kokkola», joli finnois

Les trois courts métrages filmés en pellicule noir et blanc du cinéaste finlandais Juho Kuosmanen sont un hommage modeste à la nostalgie venue des grands froids et des terres reculées.

**B**ricolés sur plus de dix ans, entre 2012 et 2023, les *Contes de Kokkola* sont trois courts métrages filmés en pellicule noir et blanc, et muets ou presque. Juho Kuosmanen, cinéaste finlandais à qui l'on doit *Compartiment n°6* – son deuxième film, qui avait remporté le grand prix à Cannes en 2021 – a donc continué, depuis sa sortie d'école, de travailler artisanalement, dans son village d'origine et avec des comédiens non-pro-

fessionnels, peaufinant un art du bruitage et de la composition musicale qui renvoient au cinéma des premiers temps. Le résultat, modeste et un poil inégal, assumant volontiers son anachronisme, permet néanmoins de se laisser bercer par une petite musique bien particulière, faite d'une nostalgie venue des grands froids, de ces terres reculées où il ne fait jamais ni nuit ni jour et où le temps semble s'être bel et bien arrêté. Dans le premier court, le plus beau, *Mattila le vagabond et la jolie femme* (2012), Kuosmanen s'inspire de la vraie vie de celui qu'il filme, un homme sans âge, Seppo Mattila, à qui l'on intime brusquement de quitter sa maison, considérée en ruine. Bruissement du vent en haut des cimes, chuintement croquant des pas dans la neige, grognement de la rumeur

villageoise, le film portraiture son héros malheureux en composant un paysage sonore surréaliste entièrement conçu en post-production. Ce monde à part, miniature de boule à neige autant que documentaire sur son acteur, rappelle l'univers mélancolique d'Aki Kaurismäki, dont on aperçoit d'ailleurs l'affiche de *la Fille aux allumettes* dans un coin du décor. Ballotté de maison en maison à la recherche d'un peu de chaleur humaine, Mattila arrivera finalement dans un bar et parviendra à se connecter au bruit du monde : en l'occurrence, un sublime chant entonné par la chanteuse du bar, seule parenthèse sonore, qui le rendra tout songeur. Le deuxième film, *Bouilleurs de cru clandestins* (2017) est à l'origine une commande d'un festival pour réaliser un remake du tout premier film



*Bouilleurs de cru clandestins* (2017) et son cochon mignon. PHOTO LE PACTE

finlandais, *The Moonshiners* (1907), dont la copie est perdue depuis longtemps. Fait avec les habitants du village, et un cochon mignon, il ne cherche pas davantage qu'à être un hommage burlesque, vite troussé, à l'âge d'or du muet, peuplé d'ivrognes débonnaires, de jeux de cartes truqués et de vilains voisins. Dans le troisième court métrage, *Une planète fort loin-*

*taine* (2023), Kuosmanen s'essaye à la fantaisie spatiale avec un récit plus abstrait qui envoie une gardienne de phare aux confins de l'univers dans une fusée qu'on devine être fabriquée comme l'aurait fait un Georges Méliès. Le film vaut surtout parce que l'on y retrouve encore une fois (elle joue dans les trois films) une formidable comédienne non-profes-

sionnelle, Jaana Paananen, physique impressionnant, tour à tour désopilante et profondément triste, qui embrasse tous les rôles avec une énergie hors du commun.

**LAURA TULLIER**

**LES CONTES DE KOKKOLA** de JUHO KUOSMANEN, avec Seppo Mattila, Jaana Paananen, Outi Airola... 1h 01.



Dans un deuxième temps, la documentariste arpente les horizons sans fin de plantation de soja. PHOTO VRAIVRAI FILMS

## «De la guerre froide à la guerre verte», terres de terreurs

Dans un film passionnant et dépassionné entre le Paraguay et le Brésil, la documentariste Anna Recalde Miranda retrace l'histoire des massacres et dévastations dans l'Amérique du Sud des années 70.

**«Un autre monde est possible»**, rappelle la voix off et lasse de la cinéaste, slogan des luttes dont elle sait l'incantation dépassée. *De la guerre froide à la guerre verte* est une invitation au voyage alternatif, aux ténèbres conradiennes, antitouristi-

ques, à travers le temps politique des dictatures. Film lui-même (vu l'ampleur du sujet) d'une durée assez brève : une heure quarante-cinq à arpenter le passé et le présent d'un continent, cette Amérique du Sud des années 70 que des tortionnaires mandatés, aux ordres d'autocrates en uniforme et du gouvernement des Etats-Unis, bras armés des grands colonisateurs terriens de l'agro-industrie, ont mis à feu et à sang sous le nom générique, tragiquement légendaire, d'opération Condor et des escadrons de la mort.

**Tyrans.** A cheval sur deux pays et une frontière, le Paraguay et le Brésil, et entre deux destins brisés (on

ne se remet pas de l'apparition-disparition stupéfiante du baroudeur anarchiste Paul Z. Simons), Anna Recalde Miranda, documentariste italo-paraguayenne, réalise un film passionnant et dépassionné, ni brûlot révolutionnaire ni manuel du bon humanitaire. Le cinéma comme action militante présente et tombeau à la mémoire ignorée des vaincus.

Miranda a multiplié les allers et retours au Paraguay sur les traces de son arrière-grand-père fermier, fondateur du parti socialiste d'un pays que la famille a fui avec la prise de pouvoir par la dictature militaire de Stroessner (1954-1989). Caméra au poing et micro tendu, la jeune

femme y retourne visiter un vieil ami et un grand homme au crépuscule de sa vie : portrait bouleversant de Martín Almada, militant des droits de l'homme, avocat qui a survécu à la torture et combattu sans trêve. C'est Almada qui mit au jour en 1992 les «archives de la terreur», qui ont permis de reconstituer le passé criminel du Paraguay que l'histoire officielle des tyrans successifs réduisit au silence. Almada, on n'oubliera pas sa douceur triste, est mort il y a un an, le film achevé. Deux parties en écho s'exhaussent l'une l'autre : la «guerre froide» et la «guerre verte». D'un côté l'enquête pour la vérité (le témoignage du passé), de l'autre la lutte pour la li-

berté de l'action présente. Il s'agit de rétablir ici et maintenant la continuité des événements, que l'ennemi soit rouge ou vert (ou woke), communiste ou écoactiviste. La documentariste fait ainsi retour sur l'histoire des massacres et dévastations du cône Sud (Chili, Argentine, Brésil, Uruguay, Paraguay), incarnée par l'expérience d'Almada, par les archivistes, les reporters, et arpente dans un deuxième temps la géographie actuelle du «désert vert» (les horizons sans fin de plantation de soja, l'or vert des destructeurs du climat).

**Termites.** En alternant témoins d'hier et partisans d'aujourd'hui, guérilleros et Amérindiens, mouvements ouvriers, on prend la mesure concrète du continuum du pillage. Miranda, à Asuncion et au Mato Grosso, brave sa peur et ses doutes, la sécheresse, la fournaise, le Covid. Elle va vers son déculement sans rien lâcher. Les défaites historiques entrent en résonance avec les crimes aujourd'hui perpétrés. Histoire de terres et de terreur, des dissidences écrasées, face à la désolation et à la résistance impressionnante des termites, la cinéaste anthropologue ironise, zéro envie de rire : «*Une autre fin du monde est possible.*»

CAMILLE NEVERS

**DE LA GUERRE FROIDE À LA GUERRE VERTE** d'ANNA RECALDE MIRANDA, 1h 42.

## «Manas», bourreau des sœurs

**Entre délicatesse et subtilité de jeu, le long métrage de la Brésilienne Marianna Brennand suit les rêves de liberté d'une jeune fille victime d'abus et de prostitution au cœur de la forêt amazonienne.**

**C**coproduit par les frères Dardenne et le Brésilien Walter Salles (*Je suis toujours là*), le premier long métrage de fiction de la Brésilienne Marianna Brennand avait à l'origine été pensé comme un documentaire, lorsque la cinéaste a découvert l'étendue de la pré-

dation sexuelle s'exerçant sur les jeunes filles du río Japura au Brésil. Comprenant rapidement qu'il serait difficile de faire parler ces gamines de la prostitution et des pratiques incestueuses dont elles étaient victimes, surtout face caméra, elle a imaginé le personnage de Tielle, 13 ans, vaillante petite héroïne de *Manas*, prise au piège entre un père qui l'attire dans son lit sitôt sa puberté atteinte et une mère l'encourageant à faire des passes sur les barges sillonnant la rivière. Le premier plan du film la dévoile au travers de l'encadrement d'une fenêtre, et les élégants mouvements de caméra la saisiront sans cesse encerclée par tout un tas de choses, étouffante forêt amazo-



Tielle, 13 ans, vaillante petite héroïne de *Manas*. PHOTO BODEGA FILMS

nienne, enchevêtrements de corps (parents, frère, sœur, camarades de classe...) et filmée au plus près, le film suspendu au moindre soupir qui la menacerait. *Manas* (le titre veut dire «sœurs» en argot portugais) s'emploie à montrer la logique de fait accompli et le bain de normalité contre-na-

ture dans lequel évolue la gamine, dont on constate l'apprentissage interloqué de la dureté de l'existence au rythme de déconvenues et violences de plus en plus grandes, tous les autres personnages féminins ou presque lui intimant de laisser s'exercer le fatum local. La grâce des débuts du film cède

peu à peu aux étapes flétries, mais reste la délicatesse dont fait preuve Marianna Brennand pour s'emparer de son gros thème, et la subtilité du jeu des comédiennes principales, Fatima Macedo qui incarne la mère, et l'incandescente Jamilli Correa dans le rôle de Tielle – leurs échanges de re-

gards sans paroles font merveille pour déployer l'ambiguïté de leurs liens.

**ÉLISABETH FRANCK-DUMAS**

**MANAS**  
de MARIANNA BRENNAND,  
avec Jamilli Correa, Fatima  
Macedo, Rômulo Braga...  
1h 41.

# CINÉMA /

## «Lire Lolita à Téhéran» lève le voile

**Le film sur la résistance d'une enseignante iranienne incarnée par Golshifteh Farahani résonne terriblement avec le mouvement Femmes, vie, liberté.**

**C'**est une histoire de survie. Dans la sphère publique, privée, survie aussi à l'intérieur de soi. C'est une histoire de survie en Iran, juste après la révolution de 1979 et l'installation au pouvoir des fondamentalistes. Azar Na-

fisi, incarnée avec retenue par Golshifteh Farahani, revient à Téhéran après des études aux Etats-Unis pour enseigner la littérature anglo-saxonne à l'université. Elle est moderne, émancipée, et ses étudiants aussi. Mais, peu à peu, une pres-

sion insidieuse s'installe. C'est un détail d'abord, une remarque d'un étudiant sur *Gatsby le Magnifique*, théâtre d'un adultère, une demande ensuite, le port du voile, et une pression qui, année après année, devient insupportable. Azar résiste à sa façon, en continuant à enseigner et à lire des livres interdits, comme *Lolita* de Nabokov, chez elle, dans le cocon de son appartement. Ça pourrait ressembler à un book club sympathique, un groupe de sept amies très différentes, qui partagent rires et pleurs, racontent leurs amours et leurs espoirs. C'est un peu ça et tellement plus.

Les amies sont d'anciennes étudiantes, certaines ont fait de la prison, ont été torturées, et ces lectures hebdomadaires sont le seul sas de leurs vies où l'air est frais et en abondance. Jusqu'au jour

où il ne l'est plus et où la question de la survie par l'exil se pose. Tourné en Italie avec uniquement des acteurs et actrices iraniens – dont les formidables Zar Amir Ebrahimi et Mina Kavani –, une exigence du réalisateur israélien Eran Riklis, le film, aux couleurs et détails très soigneusement pensés, résonne terriblement avec le mouve-

ment Femmes, vie, liberté, initié par la mort en 2022 de Mahsa Amini aux mains de la police des mœurs. Et c'est un peu déprimant. Parce que l'histoire d'Azar Nafisi, une Iranienne autrice du best-seller du même nom qui vit aujourd'hui aux Etats-Unis, date de plus de quarante ans et que, pour des millions d'Iranaises,

elle reste aujourd'hui une réalité.

**SONIA DELESALLE-STOLPER**

**LIRE LOLITA À TÉHÉRAN**  
d'ERAN RIKLIS  
adaptation du livre autobiographique d'Azar Nafisi, avec Golshifteh Farahani, Mina Kavani, Zar Amir Ebrahimi... 1h 47 .

**FRICHE LA BELLE DE MAI**

**FONDATION GROUPE EDF**

**ÂMES VERTES**

**Exposition 08.02-01.06.25**  
**Friche la Belle de Mai**

41 rue Jobin, 13003 Marseille [www.lafrique.org](http://www.lafrique.org)

©Lucy + Jorge Orta / Adagp Paris, 2025 / ph. David Bickerstaff

FRICHE LA BELLE DE MAI

Libération

BeauxArts

TimeOut

PLOCHE!



Dans le village, les habitants résistent par tous les moyens. METEORE FILMS

## «Covas do Barroso», à tout bout de chants

Dans une reconstitution chorale, les habitants de ce village portugais rejouent la lutte contre un projet de construction de mine de lithium.

**L**e cheval Castanho s'échappe dans la colline au lieu de répondre aux appels, il renâcle, quelque chose le dérange. Cette fugue, qui ouvre le film, est le signe avant-coureur, animal, de la lutte qui fera bientôt rage. A Covas do Barroso, dans le Trás-os-Montes, nord du Portugal, les habitants découvrent qu'un projet gigantesque menace leurs maisons et les montagnes où ils vivent depuis toujours. Une entreprise britannique dénommée Savannah, avec l'aval du gouvernement dans une zone pourtant protégée, réalise des

prospections pour établir, sur des centaines d'hectares, ce qui est censé devenir la plus grande exploitation de mines de lithium à ciel ouvert d'Europe, une catastrophe écologique et humaine. Le western a commencé, les paysans de la contrée se lèvent contre les cow-boys en habits de sécurité. «*On est peu, mais on est plus que des chiffres, on est des gens.*» Pour défendre leur territoire, les gens s'organisent, résistent par tous les moyens, d'information, juridiques, et par des actions directes de rassemblement, de désobéissance et de sabotage, retardant héroïquement le projet sans, à ce jour, avoir obtenu son abandon définitif. Le cinéaste Paulo Carneiro, rejoignant le mouvement dans un moment de creux, après l'épuisement des premiers recours, a proposé aux habitants de rejouer, sous la forme d'une reconstitution chorale, déterminée, picaresque, en pell-mell et en chansons, l'histoire de leur lutte, pour se donner du cœur à la tâche, et en projeter l'exemple partout sous la forme du précédent : on peut s'organiser, on peut vaincre, ils n'éventreront pas nos montagnes tant qu'on aura les pieds dedans.

**LUC CHESEL**

**COVAS DO BARROSO,  
CHRONIQUE D'UNE LUTTE COLLECTIVE**  
de PAULO CARNEIRO  
avec les habitants  
de Covas do Barroso, 1h17.

# Sorti du ventre de la baleine

**Adrián Simancas Jaimes** Rencontre avec le kayakiste écolo vénézuélien de 23 ans, recraché par un mammifère marin dans le détroit de Magellan.



**A**vant qu'on ne le retrouve chez lui, Adrián Simancas Jaimes avait décliné la proposition de la photographe de retourner poser sur les bords du détroit de Magellan. Il n'a pas que ça à faire. A la fin de sa journée de technicien informatique dans un collège de la ville où il gagne l'équivalent de 750 euros par mois, il donne des interviews par téléphone à des médias du monde entier, depuis qu'il a été avalé, puis recraché avec son kayak par une baleine à bosse. Dix secondes d'éclat instagrammable captées presque incidemment par la caméra de son père, fixée à un autre packraft, ce bateau gonflable qui tient dans un sac à dos. Le duo s'était embarqué le temps d'un week-end pour célébrer l'anniversaire du géniteur dans ce bras de mer qui raccorde le Pacifique à l'Atlantique. Ils n'y arriveront jamais.

Le jeune Vénézuélien a donné renard dans la maison qu'il occupe avec son paternel à Punta Arenas, la capitale de la région, splendeur austral aux places géométriques et aux édifices pigmentés qui évoque par instants la Savannah de l'Etat

américain de la Géorgie, immortalisée dans *Minuit dans le jardin du bien et du mal*, le film d'Eastwood. «Du coin de l'œil, j'ai aperçu une masse bleu foncé et blanche qui se déplaçait rapidement. J'ai senti un coup dans le dos, comme une vague incroyablement puissante, qui soulevait le kayak et m'emportait.

Une chose visqueuse, sans doute les poils des fanons, m'a effleuré le visage. J'ai fermé les yeux, je m'attendais à avoir mal. Allongé comme dans un lit, j'ai entendu des bruits étranges et pensé à Pinocchio avant d'être régurgité dans l'eau l'instant d'après», se souvient-il. Heureusement pour lui, la baleine à bosse, au bas mot longue de 15 mètres et pesant 30 tonnes, ne se nourrit que de krill et de plancton, et son œsophage est trop étroit pour engloutir un être humain. «J'ai pensé à la possibilité de survivre à l'intérieur, poursuit-il. J'ai tenté de retenir ma respiration, je ne savais pas à quelle profondeur j'en étais rendu. Voir la vidéo m'a permis de comprendre comment ça s'est déroulé. Je n'avais pas le moindre souvenir du moment où elle est apparue. Je ne

## LE PORTRAIT

*l'ai pas vue, pas entendue ou peut-être que ce moment a été effacé de mon esprit. Après-coup, ça m'a rendu nerveux. Si je l'avais aperçue, j'aurais été encore plus terrifié.»*

Dans le salon familial avec mur d'escalade dans le patio, au sein d'une cité aux pavillons identiques peints de dégradés marrons, «Dell» (diminutif de Meydell), anesthésiste dans un hôpital des environs, offre le café. Sans lui, la soudaine notoriété de son rejeton ne serait restée qu'une mésaventure sans lendemain. «J'étais en train de fixer la caméra sur mon kayak pour ma chaîne YouTube afin de filmer cette nature en majesté. Le seul moment de terreur totale, c'est quand je l'ai perdu du regard, ça a duré deux secondes. Ça m'a paru comparable aux gens que je vois s'en aller pour toujours, dans l'exercice de mon métier. J'ai eu le temps de penser: «Il est hors de question qu'on soit à jamais séparés». Après, comme il risquait l'hypothermie, et qu'il y avait d'autres baleines, on a regagné la terre ferme ensemble. Cela n'a pas été simple, car il n'avait plus qu'une pagaille», dit-il. Bonne pioche, le binôme avait pris des cours de sauvetage l'année dernière.

Depuis que le natif de Valencia, au nord du Venezuela, a rejoint son père dans ce que les Chiliens appellent «el fin del mundo», à quelques encablures de la Terre de Feu, les deux semblent entretenir un rapport fusionnel. «On a chacun notre indépendance, on fonctionne comme une équipe. On a beaucoup de points communs», nuance Adrián.

*Cet épisode l'a changé, il a pris conscience du prix des choses, note le père. De 12 à 15 ans, je ne l'ai pas beaucoup vu. Je travaillais à Caracas, et la famille vivait dans le sud du Venezuela. De l'extérieur, je voyais Adrián comme un fils précoce et dilettante. Quand je l'ai retrouvé ici, où il a fini ses études, on était deux adultes avec des liens renforcés.» Avant d'oser un parallèle étonnant:*

*«Je décrirais notre relation comme celle de Walter White et Jesse dans Breaking Bad.» Dans la série américaine, un prof de chimie devient dealer à la cinquantaine après qu'on lui a diagnostiqué un cancer et s'associe avec un ancien élève devenu trafiquant.*

Depuis le divorce des parents en 2016, l'autre partie de la famille vit à Cali en Colombie. Le cadet de 21 ans étudie l'informatique. La benjamine, de 14 ans, est collégienne, et leur mère enseigne l'anglais. «Je voyageais au Panama quand Adrián a partagé la vidéo sur notre groupe WhatsApp avec sa façon particulière de voir la vie», raconte-t-elle. Un message d'Adrián l'accompagnait: «Il m'est arrivé une bénédiction, je suis désormais celui qui est le plus en phase avec la nature, dans la famille.» Et sa mère de poursuivre: «En voyant la vidéo, je suis tombée malade, j'ai perdu la parole. Je n'arrivais pas à assimiler ce que je voyais. Mon fils avait failli mourir, et je le regardais en images, sans pouvoir rien faire.» Les deux autres enfants ont d'abord été effrayés, «avant de prendre l'incident avec humour». Lucia Paula veut qu'il vienne faire un exposé dans son école, et Fabián Augusto se remémore leurs déconvenues avec des chiens et des chauves-souris. «Et maintenant, la baleine! Il lui arrive toujours des choses folles», rapporte leur mère. Adrián et les siens n'ont pas choisi de quitter le Venezuela pour fuir la félicité du régime maduriste. «On a été victimes d'une séquestration à domicile, puis on a choisi de partir à cause des difficultés économiques et de la violence», commente-t-il. Si sa mère attend que «la dictature tombe pour rentrer», son aîné, lui, disserte à propos d'une «vie démocratique qui ne fonctionne plus, où la résignation de toujours l'emporte».

Cheveux crépus, polaire marron au mauvais goût très sûr et minuscules tatouages dans les oreilles, Simancas Jaimes tarde à répondre quand on demande s'il a une «polola» («copine»). «Pas plus qu'un mec», consent-il. Depuis le 8 février, il rêve parfois d'eau froide, mais pas de cétagé. Il ne philosophie pas non plus sur la nature empathique des baleines à bosse, ni sur le rituel cathartique de la littérature afférente à son aventure (*Pinocchio*, *Moby Dick* ou le Livre de Jonas dans l'Ancien Testament). «J'étais agnostique puisque j'avais la certitude que Dieu ne nous aidait en rien même s'il faisait partie de nous et de la Terre, livre-t-il, elliptique. J'ai une dette envers l'ordre naturel de la planète. Je dois faire plus pour l'écologie. Il faut voir cette histoire pour ce qu'elle est, une rencontre avec la faune sauvage au bout du monde.» ◀

Par **RICO RIZZITELLI**  
Photo **TAMARA MERINO**